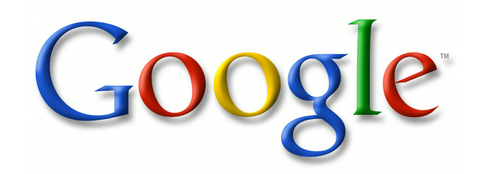
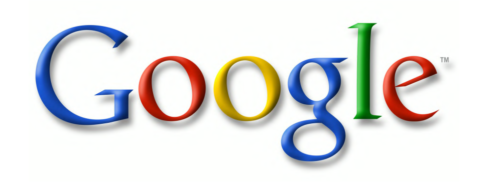






ANDOVER-HARVARD LIBRARY
AH 4411 .




VE
RI
TAS
ET
SIGILLUM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ECCLESIAE





Six Leçons sur les Évangiles

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 6581

Six Leçons sur les Évangiles

PAR

M. l'abbé Pierre BATIFFOL

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
RUE BONAPARTE, 90

—

1897

1898, May 26.
Training School

Les six leçons que nous publions, les premières d'un cours d'histoire ancienne de l'Église, ont été prononcées à l'Institut catholique de Paris, février-mars 1897, à la section de l'enseignement supérieur des jeunes filles inaugurée cette année même.

SIX LEÇONS

SUR LES ÉVANGILES

PREMIÈRE LEÇON

L'Institut catholique de Paris, cette année pour la première fois, vous a ouvert ses portes, en inaugurant cette section d'enseignement supérieur pour les jeunes filles, et des maîtres éminents[1] vous ont attachées à cet enseignement supérieur par l'attrait de leur talent et par le prix de leur science. Pour la première fois aussi, l'Institut catholique de Paris m'associant à son œuvre, — et avec moi mes amis et l'œuvre de critique progressiste et théologique que nous avons à cœur ensemble de propager, — m'a confié la mission de vous exposer l'histoire des origines catholiques. Je viens vous introduire dans des études arides, des études de grand séminaire,

1. MM. de Lapparent, Henri Cochin, Félix Klein, Welschinger, etc.

des études austères et minutieuses ; mais j'ai confiance que ces études tiennent de trop près aux sources mêmes de votre foi pour que, à sentir votre foi s'y éclairer et s'y fortifier, comme je l'espère, vous n'arriviez point à vous y intéresser. On se tromperait fort à croire que des jeunes filles ne sont pas capables d'aborder les plus viriles études, et d'en tirer quelquefois plus de fruit que bien des étudiants leurs contemporains et leurs émules. Nous en tenterons ensemble l'expérience, dans ces six leçons d'histoire ancienne de l'Église que je vais avoir à vous faire.

La Galilée est la terre natale de notre foi.

Essayons d'oublier les descriptions que des historiens trop épris de décor ou des voyageurs en quête d'impressions exotiques ont popularisées parmi nous de la Galilée. Sans doute, mars et avril y sont des mois pleins de fleurs et de verdure, et en tout temps les montagnes y déploient des lignes harmonieuses et colorées. Nous aurions bien mauvaise grâce à supprimer de nos paraboles évangéliques les moissons, les vignes, les troupeaux, les figuiers, les lys des champs et les oiseaux du ciel. Mais nous serions dans le faux si nous prenions prétexte de ces traits si sobres pour transformer la mission du Sauveur en une « délicieuse pastorale ». Le Sauveur ne prêchait ni aux oiseaux du ciel, ni aux lys des champs.

Les montagnards galiléens étaient séparés du monde par leur dialecte, moitié syriaque, moitié hébreu que l'on appelle l'araméen, qu'ils parlaient avec un accent dont les juifs de Jérusalem aimaient à se moquer, et qui était, en dehors de la Palestine, incompréhensible. La Galilée n'avait ni grandes cités, ni grandes routes. Ses habitants, disséminés dans de gros villages et de grandes métairies, étaient des paysans durs au travail, âpres au gain, superstitieux jusque dans leur étroite fidélité à la loi de Moïse, des esprits bornés et immobiles, des cœurs défiants et intéressés, faciles à l'insulte et aux violences. Les apôtres nous pardonnent de juger si sévèrement leurs familles! Mais rappelons-nous comment le Sauveur s'appliquait à parler à cette Galilée le langage le plus élémentaire, le plus imagé, et, comme chaque fois que le sujet de son enseignement s'élevait, il ajoutait avec une indulgence souriante : « Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende. » Car en Galilée bien des gens avaient des oreilles pour n'entendre pas. Rappelons-nous la parole du Sauveur : « Un prophète n'est sans honneur que dans son pays, dans sa maison et parmi ses proches » (Marc, vi, 4). Et ce sentiment d'étonnement qu'il éprouvait, quand il allait de métairie en métairie pour enseigner les paysans et qu'il ne rencontrait qu'incrédulité, *et mirabatur propter incredulitatem eorum* (vi, 6). Et cette pani-

que qui prenait des villages au spectacle des miracles accomplis par le Sauveur (Matth., viii, 34). Et enfin qu'un jour, le Sauveur prêchant dans une synagogue galiléenne, tous ceux qui l'entendaient, pris de colère, se levèrent, le chassèrent hors des murs, le poussèrent jusqu'à un précipice au-dessus duquel la ville était bâtie et voulurent le précipiter : Jésus leur échappa, l'évangéliste ne sait comment (Luc, iv, 30).

« Malheur à toi, Chorozaïn ! Malheur à toi, Bethsaïda ! Si Tyr et Sidon avaient vu les prodiges qui ont été opérés en vous, elles auraient jadis fait pénitence dans le sac et la cendre. Tyr et Sidon seront traitées plus doucement que vous au jugement. Et toi, Capharnaüm, tu seras plongée jusqu'aux enfers » (Luc, x, 13-15).

Dans cette hostile Galilée pourtant les premiers disciples se recrutèrent. A chacun d'eux les juifs de Jérusalem auraient pu dire ce que les gens de la maison de Caïphe disaient à saint Pierre : Vous êtes bien, vous aussi, de ce pays-là, car votre accent vous trahit assez (Matth. xxvi, 73). A l'origine, — vous savez, en effet, que le nom de *chrétiens* est un nom grec qui n'a été donné aux disciples de Jésus que plus tard et à Antioche, — à l'origine, les disciples ne furent désignés que sous le nom de Galiléens (Act. i, 11 et ii, 7). Et en Galilée dut s'exercer la première propagande des apôtres. N'est-ce pas là qu'ils avaient ordre de se retrouver

immédiatement après la résurrection du Sauveur (MARC, XVI, 7)? N'est-ce pas là, sur les bords de la mer de Tibériade, que Jésus apparût à Pierre, à Thomas, à Nathanaël, à Jean et à Jacques, à Pierre le premier, à qui il confia les brebis et les agneaux du troupeau (JEAN, XXI, 1-24)? S'il est permis de voir dans les règles d'évangélisation données par Jésus à ses douze apôtres quelque chose comme l'esquisse de leurs premières missions, nous imaginerions ces premières missions des douze d'après le beau passage : « Sur le chemin des gentils ne vous engagez pas, et n'entrez point dans un village de Samaritains... Allez annoncer que le royaume de Dieu est proche. Guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons. Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. N'ayez ni or, ni argent, nibillon dans vos ceintures. N'ayez pas de besace sur le dos, ni de tunique de rechange, ni de souliers, ni de bâtons : vous travaillerez pour avoir de quoi manger... Et quand vous entrerez dans une maison, vous la bénirez ; et si elle en est digne, votre paix demeurera sur elle... Et, s'il en est qui ne vous veulent point recevoir, ni écouter vos paroles, vous sortirez de la maison, vous sortirez du village, et vous secouerez la poussière de vos pieds » (MATTH., X, 5-14). Mais le divin Maître savait que ces missionnaires, pauvres et pacifiques, du divin royaume, ne seraient pas mieux accueillis que

lui et qu'il les envoyait comme des brebis au milieu des loups (MATTH. x, 16; LUC, x, 3). Le nom de la paix serait le premier nom que prononceraient les missionnaires de Jésus. Mais Jésus ne leur cachait pas que ce nom seul serait comme un glaive : « Je viens séparer l'homme d'avec son père, la fille d'avec sa mère : les ennemis de l'homme seront les gens de sa propre maison » (MATTH. x, 34-36).

Et, de fait, la propagande paraît avoir échoué en Galilée : on entendra parler de chrétiens de Samarie, mais non de Chorozaïn, ni de Bethsaïda, ni de Capharnaüm, ni de Cana, ni de Nazareth.

*
* *

Jérusalem n'était pas une grande cité à comparer à Antioche, à Éphèse. La population fixe n'y dépassait pas soixante-dix mille âmes, croit-on, et c'était une cité très pauvre, comme les villes sans industrie propre et sans commerce : une cité sainte qui vivait du Temple, une cité tout en écoles et en synagogues, animée exclusivement du mouvement de ses prêtres, de ses scribes, de ses dévots, de ses pèlerins. Mais avec sa garnison romaine et son gouverneur romain, avec ses juifs, non seulement « hébreux », c'est-à-dire de dialecte araméen ou « hébreu », mais encore « hellénistes », c'est-à-dire

grecs de langue, Jérusalem était une cité où se parlait le latin, le grec, l'araméen : le titre de la croix, véritable affiche administrative, n'était-il pas rédigé en araméen, en grec, en latin, pour être compris de tous les passants? Et Jérusalem était une cité cosmopolite : ces juifs hellénistes, qui y venaient en pèlerinage, qui y avaient des synagogues permanentes, étaient des juifs de Syrie, de Chypre, d'Égypte, de Cyrène, de Rome, d'Achaïe, d'Asie, de Cappadoce, de Mésopotamie : en ces lointaines juiveries on quêtait pour le Temple, et les allées et venues étaient perpétuelles entre elles et la cité sainte. Quel terrain Jérusalem allait offrir à la propagande du royaume de Dieu!

Maintenant la doctrine du royaume de Dieu se fortifiait d'un argument nouveau et suprême : la résurrection de Jésus. Les disciples ne pouvaient avoir une plus forte raison de croire à leur maître et qu'il avait vraiment les paroles de la vie éternelle, que sa résurrection. Chacun d'eux pouvait dire, comme dira saint Paul : « Si le Christ n'est pas ressuscité, vaine est notre prédication, vaine notre foi » (I Cor. xv, 14). Mais il était ressuscité, et saint Paul résume la première de toutes les apologétiques quand il écrit aux Corinthiens : « Je vous ai d'abord rapporté ce que j'ai recueilli, savoir que le Christ est mort..., et qu'il a été enseveli, et qu'il est ressuscité le troisième jour..., et qu'il a été vu de

Képhas, puis des douze, puis de plus de cinq cents frères, dont la plupart sont encore vivants et dont quelques-uns sont morts, puis de Jacques, puis de tous les apôtres... » (I Cor. xv, 3-7). Le cri de ralliement des disciples à Jérusalem est : « Le Seigneur est vraiment ressuscité et il a apparu à Simon-Pierre » (Luc, xxiv, 34).

Il importe de remarquer que Pierre est mis en première ligne. Nul doute que l'établissement des Galiléens à Jérusalem n'ait eu Pierre pour premier et principal ouvrier. Un historien éminent et qui n'a rien de catholique, M. de Weizsäcker, n'hésite pas à reconnaître, sur le témoignage, non pas des Actes des Apôtres ou des Évangiles, mais sur le seul témoignage de saint Paul, qu' « il est indiscutable que Pierre est le premier personnage de la primitive Église ». Pourquoi? Parce qu'il est le premier apôtre — je dis apôtre et veux oublier ici les saintes femmes — qui ait vu Jésus ressuscité. La passion de leur Maître, ce beau rêve du royaume de Dieu s'achevant sur la croix et dans le sang, cette déconvenue pitoyable qui avait fait des Galiléens qui suivaient Jésus, des gens qui ne pouvaient plus que se cacher, cette angoisse et cette épreuve critique s'était résolue en ce cri de joie : « Le Seigneur est vraiment ressuscité et il a apparu à Simon-Pierre. » Et désormais le Christ et Pierre étaient inséparables.

Autour de Pierre, les Galiléens de Jérusalem se groupèrent. Les Actes nous les montrent (I, 13-14) habitant ensemble dans un hypérôon, une façon de mansarde : Pierre, Jean et Jacques (le Majeur) en tête, puis André, Philippe, Thomas, Barthélemi, Mathieu, et Jacques fils d'Alphée, Simon et Jude. Avec eux « les femmes », elles aussi venues de Galilée à la suite de Jésus, et enfin Marie sa mère. Leur mission est à Jérusalem ce qu'elle a été en Galilée : ils annoncent que Jésus ressuscité est le Messie, ils guérissent les malades en son nom. L'autorité juive semble leur être indulgente. Un jour, Pierre et Jean sont arrêtés et conduits devant le souverain pontife juif et le sanhédrin : les sanhédrites les interrogent avec curiosité, constatent qu'ils ont été avec Jésus, constatent aussi qu'ils sont de pauvres gens qui ne savent ni lire ni écrire, et qui sont du dernier rang du peuple (IV, 13). Les sanhédrites se contentèrent de les menacer de leur colère, et les renvoyèrent avec indifférence.

Puis autour des Galiléens de la première heure se groupèrent des convertis de Jérusalem. Ce durent être d'abord des juifs de plus humble rang, comme leurs maîtres. Dans cette cité de scribes pédants et de pharisiens notables, des gens sans rien de cette culture rabbinique ou de cette importance dont les pharisiens et les rabbis se tar-

guaient, ne pouvaient être écoutés que des humbles. « Y a-t-il un seul des gens en place ou des Pharisiens qui ait cru en lui? demandaient les sanhédrites à Nicodème. Car pour ce peuple, qui ne sait ce que c'est que la Loi, ce sont des maudits » (JEAN, VII, 48-49). Les « maudits » firent la clientèle des douze.

*
* *

Mais voici bientôt apparaître des éléments tout nouveaux dans ce premier milieu chrétien, et des éléments capables d'en altérer bien gravement la primitive simplicité. « En ce temps-là — lisons-nous dans les Actes (v, 1-7) — le nombre des disciples se multipliant, il s'éleva un murmure des Hellénistes contre les Hébreux, ceux-là se plaignant que leurs veuves étaient méprisées dans les distributions quotidiennes. » Je ne parle pas de ces veuves, qui — à la façon des pauvres femmes que l'on voit aujourd'hui encore venir tous les jours à heure fixe recevoir leur pain quotidien à la porte de nos maisons religieuses — se plaignaient que la distribution fût inégale, éternel murmure des pauvres! Je veux parler de ces Hellénistes qui sont maintenant mêlés aux Hébreux dans l'Église à

peine naissante. Ce sont ces Hellénistes que nous appelons un élément nouveau.

Entre les Hellénistes et les Hébreux, juifs de race les uns aussi bien que les autres, il y a une différence de langue : les premiers parlent grec, les seconds parlent araméen comme les Galiléens. Il y a une différence de civilisation : les Hébreux sont palestiniens de naissance, de mœurs, de parentage ; les Hellénistes sont de familles émigrées depuis longtemps dans toutes les colonies grecques de l'Orient. Cette distinction d'Hébreux et d'Hellénistes, depuis longtemps, partage le judaïsme en deux familles d'esprits, rivales, suspectes l'une à l'autre, les Hébreux accusant les Hellénistes de trahir le judaïsme en l'accommodant à la sagesse grecque, les Hellénistes accusant les Hébreux d'une intransigeance simpliste et étroite. Cette rivalité des deux esprits va-t-elle s'introduire dans l'Église naissante?

Cette question, les apôtres semblent ne se l'être pas posée. Ils assemblèrent tous les disciples, la « masse des disciples » — sans distinction de Galiléens, d'Hébreux ni d'Hellénistes — et, ayant fait observer qu'ils ne pouvaient, eux, « abandonner la parole de Dieu » pour les distributions d'aumônes, ils proposèrent que l'on choisît sept d'entre les « frères » pour cet office nouveau. Les Actes ont conservé les noms des sept qui furent élus ainsi, tous des noms grecs : Philippe, Prochoros, Nica-

nor, Nicolas, Timon, Parménas, enfin Étienne. Les Hellénistes sont associés comme hiérarchiquement à la vie sociale de la communauté, mais les douze se réservent la prière, évidemment la prière solennelle, et le « service de la parole ». Et cette « parole » est aussi quelque chose de solennel.

En effet, ces Hellénistes, et Étienne le premier, ne vont pas s'enfermer silencieusement dans leur office charitable. Ils vont parler et avec un éclat inouï jusque-là. Étienne est en contact journalier avec les juifs hellénistes de Jérusalem, avec la synagogue des affranchis (c'est-à-dire des juifs de Rome), avec la synagogue des juifs de Cyrène, avec la synagogue des juifs d'Alexandrie, de Tarse, d'Éphèse. Aussitôt la foi devient un sujet de polémiques passionnées, le bruit de ces polémiques arrive jusqu'aux plus hautes autorités religieuses. Étienne est accusé d'avoir proféré des paroles de blasphème contre Moïse et contre Dieu. Étienne a donc parlé? Et s'il blasphème contre Moïse et contre Dieu, c'est donc que, dans ses discours, il exprime que Jésus de Nazareth doit bouleverser les pratiques instituées par Moïse, et que Jésus de Nazareth, plus grand que Moïse, tient à Dieu de plus près que Moïse même? De pareilles affirmations ne font donc point partie du « service de la parole de Dieu », pour que les douze ne lui aient point rappelé qu'il empiète sur leur ministère réservé? pour que les

douze n'aient été inquiétés par personne dans le « service de la parole de Dieu » tel qu'ils le pratiquent?

La vérité est qu'il y a une différence capitale entre le « service de la parole de Dieu » que se sont réservé les Douze et la prédication d'Étienne.

Les Douze — par la voix de Pierre et de Jean — nous ont livré tout leur programme : « Nous ne pouvons pas ne pas dire ce que nous avons vu et entendu » (Act. ii, 20). Le « service de la parole » que les apôtres se réservent consiste en ceci : dire ce qu'ils ont vu et entendu, rien de plus. C'est tout leur discours, et c'est tout l'Évangile. Quand ils pensent à donner un remplaçant à Judas Iscariote, tout leur dessein revient à ceci : « Il faut que, entre ceux qui ont été des nôtres le temps où Jésus a vécu parmi nous, à partir du baptême de Jean jusqu'au jour où il nous a été enlevé, on en choisisse un qui devienne avec nous le témoin de sa résurrection » (Act. i, 21-22) simplement.

Quant à Étienne, tranchons le mot, il systématise; il tire les conséquences de l'Évangile. Jésus est ressuscité et il est le Christ : voilà tout le thème des douze. Étienne conclut, en bon dialecticien, si Jésus est le Christ, tout l'Ancien Testament s'éclaire d'une lumière inattendue et les juifs de la tradition mosaïque et rabbinique ne l'entendent pas. « Têtes dures, hommes incirconcis de cœur et d'oreil-

les, vous résistez toujours au Saint-Esprit et vous êtes tels que vos pères ont été! » (ACT., VII, 51). Relisez le discours d'Étienne au Sanhédrin. On a dit que ce discours annonçait la théologie de saint Paul: il annonce toute théologie en général, et plus particulièrement celle de l'Épître aux Hébreux et de l'Épître dite de saint Barnabé, et si l'on veut il annonce saint Paul. Car Étienne et Paul sont des esprits de même famille; tous deux juifs hellénistes, tous deux nourris de la science de l'Ancien Testament; tous deux rompus à la dialectique, incapables de ne point voir d'un même pénétrant coup d'œil et les prémisses et les conséquences et le sens profond des choses. Le détail des gestes et des paroles de Jésus les intéresse peu : ils vont droit au fait capital et laisseraient volontiers les autres dans l'ombre. Et que Jésus ait laissé s'approcher de lui des petits enfants et aimé le jeune homme trop riche, et qu'une femme ait versé sur les pieds de Jésus un parfum renfermé dans un vase d'albâtre, détails exquis dont nous sommes reconnaissants aux évangélistes d'avoir condescendu à les noter, ce sont des détails auxquels un argumentateur comme Étienne ou Paul attacheront un moindre prix. « Je vous ai annoncé le témoignage de Dieu, dira saint Paul aux Corinthiens, et je n'ai rien voulu savoir autre chose que Jésus Christ et Crucifié » (II COR. II, 2).

Que de différences entre l'esprit hébreu, — celui des douze, — et l'esprit helléniste, — celui d'Étienne et de Paul, — le premier plutôt dans les choses, le second dans les raisonnements! L'introduction de cet esprit helléniste dans la propagande primitive sera le second moment de la prédication de l'Évangile.

*
* *

Des hommes comme Étienne, « pleins de foi et de l'Esprit-Saint », semblent suscités pour précipiter les événements, même au prix de leur propre vie et de la paix commune. Déjà à plusieurs reprises, Pierre et Jean, sur l'ordre du souverain pontife des juifs, avaient été arrêtés et condamnés au fouet : c'était à Jérusalem le châtiment que l'autorité religieuse infligeait aux hérétiques. Étienne fut traité comme un renégat. Il comparut devant le Sanhédrin présidé par le souverain pontife des juifs, et, sans qu'on puisse voir qu'une sentence en forme ait été prononcée contre lui, entraîné hors des murs comme par une émeute, il fut lapidé. Ce devait être en 34. Ce jugement et l'exécution d'Étienne inaugurèrent pour les disciples de Jésus à Jérusalem un régime de surveillance tracassière et menaçante. « En ce jour-là une grande persécution

éclata sur l'Église qui était à Jérusalem : tous se dispersèrent à travers le pays de Judée et de Samarie, à l'exception des apôtres » (Act. viii, 1).

Les disciples dispersés vont propager la foi en Judée, en Samarie, plus loin encore, à Damas, à Antioche. Les missionnaires sont maintenant des hellénistes, comme si le fait de parler grec leur donnait la vocation de faire entendre la parole de Dieu au delà des frontières d'Israël et jusque sur les chemins des gentils. Philippe, un compagnon d'Étienne, un helléniste aussi, est à Samarie. Bientôt le voici à Gaza, puis à Azotos, puis à Césarée, c'est-à-dire sur le rivage de la Méditerranée, dans les ports les plus fréquentés de la côte palestinienne. Ils sont hellénistes encore ceux que les Actes nous montrent chassés par la terreur qui sévit à Jérusalem depuis la mort d'Étienne, poussant jusqu'en Phénicie, jusqu'en Chypre, jusqu'à Antioche, et parmi eux des gens de Chypre et de Cyrène, qui, arrivés à Antioche, n'hésiteront pas à prêcher la parole de Dieu, non plus à des juifs hellénistes comme eux, mais bien à des Grecs, à des païens, une initiative que les apôtres n'avaient pas encore osé prendre.

Cependant à Jérusalem, les apôtres suivent toute cette propagande qui ne se fait ni contre eux, ni en dehors d'eux. « Les apôtres qui étaient à Jérusalem », ayant appris que Philippe avait

prêché en Samarie, envoyèrent Pierre et Jean vers Philippe pour confirmer son œuvre. Notez bien l'expression de l'auteur des Actes : « Pierre et Jean attestèrent et parlèrent la parole du Seigneur, puis ils revinrent à Jérusalem (VIII, 25). » Que veut dire ce mot : ils *attestèrent?* Les deux apôtres sont-ils venus pour rendre témoignage à Philippe? Non, il s'agit ici de la parole du Seigneur, il ne s'agit plus de Philippe. Les apôtres parlent la parole du Seigneur Jésus et ils rendent témoignage à ce même Jésus. Il semble que ce soit toujours leur ministère capital, leur office propre et incommunicable, d'être les témoins qui rendent témoignage à Jésus.

En 37, voici, pour la première fois depuis sa conversion, saint Paul se montrant à Jérusalem. Il est devenu chrétien en 34, peu après l'exécution d'Étienne; il s'est recueilli ou caché d'abord en Arabie, puis à Damas. Maintenant, en route pour Antioche et Tarse, il s'arrête quinze jours à Jérusalem. En trois versets de l'épître aux Galates saint Paul lui-même résume cette visite : « Après ma vocation, dit-il, je ne suis pas venu à Jérusalem vers les apôtres... mais trois ans plus tard je revins à Jérusalem pour connaître Képhas, » — il appelle Pierre par son nom « hébreu », par celui-là seul que l'on devait employer à Jérusalem — « et je demeurai près de lui quinze jours : je ne vis aucun autre des apôtres, sinon Jacques... » (GAL. I,

17-19). La terreur règne toujours sur l'Église de Jérusalem : les disciples se cachent, ils tremblent même de rencontrer Paul, se souvenant qu'il a pris part au meurtre d'Étienne; les juifs hellénistes de Jérusalem, ceux-là mêmes qui ont provoqué le meurtre d'Étienne, cherchent à mettre la main sur le redoutable renégat qu'ils voient en saint Paul (ACT. IX, 26-30). Cependant saint Paul reste quinze jours entiers auprès de saint Pierre; il n'a cure d'être présenté à aucun autre des apôtres, il semble que ce soit par une occasion fortuite qu'il rencontre Jacques, le frère de Jean; il est venu pour saint Pierre. « C'est assez pour lui de se rencontrer avec saint Pierre, remarque M. de Weizsäcker, car il n'a qu'un dessein, faire la connaissance de l'homme en qui il voit le tout du christianisme. » N'allons pas si loin que M. de Weizsäcker : disons que saint Paul vient recueillir le témoignage de Pierre sur Jésus, parce que ce témoignage est capital et que le témoignage des autres apôtres est conforme. « Je revins à Jérusalem pour *connaître* Képhas... » Est-ce bien seulement *connaître?* Et le mot grec dont se sert saint Paul, ἱστορῆσαι, et cet entretien de quinze jours entiers, n'impliquent-ils pas une inquisition détaillée de tout ce que peut savoir de Jésus le grand et premier témoin de Jésus? C'est à cette enquête sans doute que saint Paul fera allusion quand il écrira vingt ans plus

tard les mots que j'ai déjà cités : « Je vous ai d'abord rapporté ce que j'ai recueilli, savoir que le Christ est mort... et qu'il a été enseveli, et qu'il est ressuscité le troisième jour... et qu'il a été vu de Képhas, puis des douze, puis de plus de cinq cents frères dont la plupart sont encore vivants... puis de Jacques, puis de tous les apôtres... »

Plus la propagande des missionnaires portera loin la parole évangélique, plus grandira l'autorité de ces témoins de Jésus qui sont à Jérusalem. Nous pouvons dire davantage : cette autorité des témoins de Jésus, il se trouvera des chrétiens pour essayer de l'exploiter au profit de vues intolérantes et étroites, d'un bigotisme plus judaïque que chrétien. Saint Paul les trouve sur sa route, en Galatie, à Corinthe : il ne reconnaît plus « l'Évangile reçu » ni le Christ, le « Christ tout simple », dans l'Évangile qu'ils prêchent et dans le Christ qu'ils annoncent (II Cor. xi, 3-4), dans le Christ dont ils se réclament jusqu'à s'appeler les disciples du Christ, par opposition aux disciples qui se réclament de saint Pierre et de saint Paul (I Cor. i, 12). La grande âme de saint Paul s'émeut en un langage dont ses épîtres nous ont conservé les termes, non des critiques perfides que lui adressent ces ennemis anonymes, mais de leur prétention à représenter l'évangile authentique. Comment soutiennent-ils cette prétention? Ils disent qu'ils sont Hébreux? Je

le suis aussi (II Cor. xi, 22). Ils disent que je ne suis pas apôtre? « Est-ce que je n'ai pas vu le Christ Jésus Notre Seigneur » (ix, 1)? — Vous saisissez là le souverain signe auquel dans la prédication primitive s'attache l'autorité : avoir vu le Christ. Mais quoi? si les adversaires de Paul prétendent eux aussi avoir vu le Christ? Non, répond Paul, ils ne peuvent pas prétendre au titre d'apôtres : « Faux apôtres, oui, ces mauvais ouvriers qui se déguisent en apôtres du Christ, comme Satan se déguise en ange de lumière » (II Cor. xi, 13-14). La rude ironie de saint Paul ne les épargne pas, ces mauvais ouvriers, « ces grands apôtres », ces « apôtres plus importants que tous les apôtres » (xi, 5; xii, 11). Oui, je suis du commun, et je parle incorrectement, moi, mais du moins je sais ce que je prêche (xi, 6). Et voici toute ma justification : « Quatorze ans après » mon entrevue avec Képhas à Jérusalem, « je suis revenu à Jérusalem, accompagné de Barnabé et de Tite : une révélation me disait que je devais faire cette visite : j'exposai publiquement la doctrine que je prêche aux Gentils, je l'exposai séparément aux notables... Les notables n'y trouvèrent rien à reprendre... Ces notables étaient Jacques, Képhas et Jean ; ils nous donnèrent leurs mains, à Barnabé et à moi, en signe d'union, nous recommandant seulement de nous souvenir des pauvres » de Jérusalem (Gal. ii, 1-10). Ne di-

sons pas plus que ne disent les textes : laissons à saint Paul toute son individualité, toute son inspiration propre, et ne retenons de sa polémique contre les faux apôtres de Galatie et de Corinthe que l'impression exceptionnelle que fait sur les fidèles, vingt-cinq ans après la passion de Jésus, le titre d'apôtre hébreu, de témoin oculaire de Jésus, et par-dessus tous les apôtres, les noms de Pierre, de Jean et de Jacques, à ce point que Paul pour se justifier n'a qu'à invoquer le témoignage de ces témoins de Jésus.

*
* *

Moins de dix ans plus tard, en 66, commençait la guerre de Judée, qui en 70 s'acheva par la destruction de Jérusalem et du Temple. Il ne resta pas pierre sur pierre de ces murs qui avaient vu passer Jésus, quarante ans auparavant. L'apôtre Jacques, frère de l'apôtre Jean, avait été mis à mort en 44. Les autres apôtres se mêlaient de plus en plus aux missions lointaines. Lorsque saint Paul reparut à Jérusalem, en 58, Pierre était à Antioche et sans doute Jean avec lui. La cité sainte devenait de plus en plus inhospitalière aux disciples non judaïsants de Jésus. Comme Paul n'était encore qu'à Césarée, descendu chez Philippe le compagnon d'Étienne,

le prophète Agabos, qui arrivait de Judée, l'avait prévenu que les Juifs l'arrêteraient et le livreraient aux Romains. Paul dut avoir de la peine à reconnaître dans la communauté chrétienne de Jérusalem celle qu'il avait connue au temps où les apôtres, les « grands apôtres », y résidaient encore. Saint Paul reçut l'hospitalité chez Mnason, qui était de Chypre, un helléniste, un « vieux disciple », nous disent les Actes (xxi, 16), comme si l'on eût dès lors distingué les vieux des nouveaux, à Jérusalem. Cependant les frères accueillirent Paul avec joie, et le lendemain de son arrivée, solennellement, il fut présenté à Jacques, qui le reçut entouré de tous les anciens (xxi, 18). Il n'est plus question d'apôtres.

Énigmatique personnage que ce Jacques (le Mineur). Une opinion, qui a pour elle de bonnes raisons et l'autorité de saint Jean Chrysostome, distingue ce Jacques, non seulement de l'apôtre Jacques frère de Jean et fils de Zébédée, mais encore de l'apôtre Jacques fils d'Alphée et de Marie (sœur de la sainte Vierge), frère des apôtres Simon et de Jude : à ce compte, Jacques le Mineur ne serait pas des Douze, il aurait été converti après la résurrection de Jésus, il serait peut-être de ces convertis dont parlent les Actes antérieurement à la mort d'Étienne (vi, 3) : « La parole de Dieu se répandait, le nombre des disciples augmentait à

Jérusalem, un grand nombre parmi les prêtres obéissaient à la foi. » Jacques le Mineur semble avoir été un juif très dévot au Temple et aux choses du Temple, de même caractère que le vieillard Siméon dans le troisième évangile. « Et voici, il y avait un homme à Jérusalem, qui s'appelait Siméon, et cet homme était juste et religieux, il attendait la consolation d'Israël, et l'Esprit-Saint était en lui. Et il lui avait été révélé par cet Esprit-Saint qu'il ne verrait pas la mort avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. Et poussé par l'Esprit il vint au Temple... Et Siméon les bénit en disant : Voici, celui-ci est pour la ruine et la résurrection de plusieurs en Israël, et il est un signe de contradiction. » (LUC, II, 25-34). Ce vieillard, juste et religieux qui attend la consolation d'Israël et dont les bénédictions sont pleines d'amertumes, est la « figure » de Jacques le Mineur. Lui aussi il venait au Temple et il priait pour le peuple, pour Israël, les genoux en terre et si persévéramment que ses genoux étaient devenus pareils à ceux des chameaux : ce trait légendaire a été conservé par un auteur chrétien du IIe siècle, Hégésippe. Lui aussi il était surnommé le Juste. L'historien juif Josèphe, à la fin du Ier siècle, avait entendu parler de ce Juste : par lui nous savons qu'en 62, le souverain pontife juif, ne pouvant tolérer que ce Juste, par sa justice même en imposât au peuple, l'avait fait

comparaître devant le Sanhédrin, et, sur son affirmation que Jésus était le Christ, l'avait condamné à être lapidé, comme jadis Étienne. Entraîné au supplice, le vieillard, en descendant les degrés du Temple, était tombé : on le vit, à moitié mort, lever les mains vers le ciel en répétant une parole de Jésus : Seigneur, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.

Vous découvrez en ce juste un esprit qui n'est ni celui des Douze, ni celui des Hellénistes, mais celui des Hébreux de la seconde génération, et que caractérise l'attachement au Temple de Jérusalem, l'attachement au peuple d'Israël : Jésus est pour eux la consolation d'Israël. Leur foi a ceci de commun avec la foi des apôtres, qu'ils croient que Jésus est le Christ fils de Dieu : l'esprit de Jésus les a pénétrés assez pour que la dernière parole qui tombera de leurs lèvres mourantes soit une parole de Jésus. Mais tandis que la foi des apôtres s'est dilatée et qu'elle invite maintenant toutes les nations à participer à la consolation qui est en le Christ, le Juste de Jérusalem détourne ses regards des chemins des Gentils, et à saint Paul qui lui parle avec joie de tout ce que Dieu a fait par son ministère au milieu des Gentils, Jacques répond simplement : « Vois, mon frère, combien de milliers de Juifs ont cru au Christ Jésus et sont tous zélés observateurs de la loi de Moïse » (ACT. XXI, 2).

*
* *

Ce sera là le troisième moment, le dernier du développement de la prédication évangélique dans le petit monde palestinien sur lequel nous avons voulu concentrer toute la lumière dont nous disposons encore.

Des Galiléens, disciples de la première heure, apôtres choisis par Jésus lui-même pour prêcher le royaume de Dieu, se groupant autour de saint Pierre dans la foi à la résurrection de ce Jésus, dont ils vont être les témoins par excellence à Jérusalem, puis bien au delà, suivant la parole : « Vous serez mes témoins à Jérusalem et dans toute la Judée et la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre » (Act. i, 8) : — tel est le fondement de la « parole de Dieu ».

Il nous reste à voir comment cette « parole de Dieu » fut fixée en des écrits qui sont, d'abord, nos trois premiers évangiles, et à rechercher à quel moment de la prédication évangélique cette fixation doit être rapportée.

DEUXIEME LEÇON

Les Galiléens choisis que nous nommons les Douze, — Pierre et Jean au premier rang, — ont été les « serviteurs de la parole », ministère à eux propre, incommunicable ; ils ont été les témoins de Jésus, ce qu'ils avaient vu et entendu, ils ne pouvaient pas ne pas le dire, et ils l'ont dit. « Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons regardé, ce que nos mains ont touché du Verbe de vie, car la vie s'est manifestée, et nous l'avons vue, et nous en témoignons, et nous vous l'annonçons à vous... Oui, ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons, pour que vous ayez, vous aussi, votre part avec nous... » (I JEAN, I, 1-3). A la façon dont l'apôtre affirme sa méthode, vous sentez qu'aucune insistance ne lui coûte pour bien faire entendre que la foi dépend d'un fait, et qu'il se porte garant de ce fait.

Fondée sur le témoignage apostolique, l'Église n'a pas été pressée de transformer ce témoignage en

écriture. Comprenons son sentiment. Nous tirons de notre éducation moderne, le préjugé de l'écriture. Nous nous défions de notre mémoire et de la mémoire d'autrui; nous prenons des notes, nous demandons des documents; rien n'est si disqualifié que les *on-dit;* que de gens croient tout ce qui est imprimé? Combien est différente la psychologie des gens qui ne savent ni lire, ni écrire? Combien plus sûre est leur mémoire? Quelle facilité à se passer de ce qui nous est indispensable, l'écriture? Une pareille psychologie a dû être celle des apôtres galiléens, gens du peuple et gens sans lettres (Act. iv, 13), comme aussi celle de leurs premiers convertis en Jérusalem. Dans cette église des premières années on devait aimer à se rappeler que Jésus enseignait selon une méthode qui était précisément contraire à celle des scribes (Luc, i, 22).

Les habitudes de notre esprit sont si tyranniques que nous serions parfois tentés de regretter que les apôtres n'aient pas été des scribes pédants : le sentiment de la primitive église était tout autre. Un évêque phrygien du IIe siècle, dans un livre écrit vers 150 et dont il nous reste quelques fragments seulement, Papias, exprime bien ce sentiment dans un passage que voici de sa préface : « Je ne craindrai pas de joindre à mes explications [des dits du Seigneur] tout ce que j'ai appris sûrement des presbytres [ou des disciples des apôtres] et que

je me rappelle sûrement... Je n'étais pas comme la plupart qui se laissent prendre au flux des paroles, je n'aimais que ceux qui enseignent des choses vraies. Plein de défiance pour les préceptes bizarres qu'on fait circuler [— c'est un auteur du IIe siècle qui parle, et contemporain des hérétiques gnostiques —], je ne voulais connaître que ceux qui ont été confiés par le Seigneur à la foi de ses disciples et qui proviennent de la Vérité elle-même. Si par exemple, je rencontrais quelqu'un qui avait suivi les presbytres, je le questionnais sur les discours des presbytres. Que disait André? Que disait Pierre? Que disait Philippe, Thomas, Jacques, Jean, Mathias, et tel autre des disciples du Seigneur... Car je ne pensais pas que tous les livres pussent m'apporter autant de profit que les données recueillies de la tradition [— mot à mot : d'une voix —] vivante et permanente. » Ce dédain du livre! cette défiance de l'Écriture! Cette confiance, au contraire, dans le témoignage oral! Un livre n'a pas d'âme, pas de conviction, pas de personnalité; il est l'instrument de la vérité et aussi bien de la contrefaçon et du faux; un livre est irresponsable. Tandis que la « voix vivante » est la voix d'un homme qui dit ce qu'il a vu et entendu, et qui en répond. « C'est ce disciple même qui rend témoignage de ces choses... et nous savons que son témoignage est véritable » (JEAN, XXI, 24)

Le témoignage, le témoignage non écrit, est donc d'abord tout l'évangile. Soixante ans plus tard, une transformation profonde s'est produite; cet évangile non écrit est désormais fixé en un certain nombre de petits écrits, que nous avons à énumérer, à dater et à caractériser :

L'évangile selon saint Marc,
L'évangile selon saint Mathieu,
L'évangile selon saint Luc,
L'évangile selon les Hébreux,
L'évangile selon saint Jean.

*
* *

Dans l'hiver 1886-1887, au cours de fouilles exécutées en Égypte dans la nécropole chrétienne d'Akmîm, on découvrit dans un tombeau un manuscrit grec du huitième ou du neuvième siècle, d'une trentaine de feuillets, qui contenait entre autres pièces un fragment d'évangile, dont les auteurs chrétiens anciens signalaient l'existence et le nom, l'Évangile selon saint Pierre. Ce fragment a été partagé en soixante versets : Il renferme une portion du récit de la passion et de la matinée de Pâques.

Les cinq évangiles de Marc, de Mathieu, de Luc, des Hébreux, de Jean n'épuisaient pas en effet

la littérature évangélique. Le deuxième siècle a enfanté une série de faux évangiles, imités des premiers, destinés à satisfaire la curiosité de fidèles désireux de savoir ce qu'on sait et plus encore, surtout plus encore, rédigés aussi par des hérétiques intéressés à mettre sous la signature des apôtres et à prêter à Jésus même les erreurs de leur propre fonds, et exploitant au bénéfice de leurs hérésies l'autorité qui s'attachait au nom des apôtres. Tels les faux évangiles d'André, de Barnabé, de Barthélemy, de Mathias, de Philippe, de Thomas, de Jacques. Tel l'évangile de saint Pierre.

On est d'accord pour fixer entre les années 100 et 130 la composition de ce récit apocryphe et pour reconnaître que l'auteur s'est servi pour l'écrire des données que lui fournissaient nos trois premiers évangiles et sans doute aussi l'évangile de saint Jean. Mais nous sommes ici en présence d'un faux : l'évangile de saint Pierre est une fiction qui n'a rien de saint Pierre, et les efforts faits par le faussaire pour dissimuler sa fiction se trahissent d'eux-mêmes. Le récit est mis dans la bouche de saint Pierre : or aucun de nos évangiles canoniques n'est un récit d'apôtre à la première personne, dans aucun on ne relève des phrases comme celle-ci : « Et nous les douze disciples du Seigneur, nous pleurions et nous étions désolés... Et moi,

Simon Pierre et André mon frère, ayant pris nos filets, nous retournâmes à la mer!... » (℣. 59 et 60). Puis le récit trahit des tendances théologiques qui ne se sont manifestées qu'au deuxième siècle : l'auteur était de ceux qui, convaincus de la divinité de Jésus, ne pouvaient concevoir que son humanité eût été une humanité réelle et passible comme la nôtre : à leurs yeux le Sauveur dans sa Passion ne souffrait pas, et c'est bien ainsi que le représente l'Évangile de saint Pierre (℣. 10), sacrifiant en cela au docétisme et marquant son récit du sceau du deuxième siècle.

Le faux évangéliste sacrifie au goût du merveilleux et d'un merveilleux d'invention pure qui se complaît en des prodiges qu'aucun œil n'a pu voir, ni aucune oreille entendre. Écoutez ce récit de la matinée de Pâques : « La nuit pendant laquelle brillait l'aube du dimanche, les soldats faisant la garde deux à deux, une grande voix se fit entendre dans le ciel, et ils virent les cieux s'ouvrir et des hommes en descendre, resplendissants de clarté, et s'approcher du sépulcre. Et cette pierre qu'on avait placée à la porte, roulant d'elle-même, s'écarta de côté, et le sépulcre s'ouvrit et les deux jeunes hommes entrèrent. A ce spectacle, les soldats réveillèrent le centurion et les Anciens,... et comme ils racontaient ce qu'ils avaient vu, voici qu'ils virent sortir du sépulcre trois hommes, les

deux premiers soutenant le troisième, et une croix les suivant. Et la tête des deux arriva jusqu'au ciel, mais la tête de celui qu'ils soutenaient dépassa le ciel. Et ils entendirent une voix du ciel qui disait : As-tu prêché à ceux qui dorment? Et une réponse fut entendue de la croix : Oui » (℣. 35-42). Ce récit est la froide fiction d'une imagination sans naïveté et sans art.

J'ai insisté à dessein sur ce faux évangile de saint Pierre, parce qu'il est le plus ancien des faux évangiles, le plus capable de caractériser cette littérature d'arrière-saison où la tradition se métamorphose en légende, et de nous permettre par là de reconnaître l'évangélisme authentique de l'évangélisme falsifié.

*
* *

On a beaucoup fait en ces derniers temps pour réhabiliter deux évangiles dont il ne subsiste que quelques fragments : l'évangile selon les Égyptiens et l'évangile selon les Hébreux. Nous ne croyons pas qu'on y ait réussi pour le premier. Quand et où l'évangile selon les Égyptiens a-t-il été rédigé? On ne peut le dire d'une façon précise. Ce mot d'Égyptiens peut désigner les chrétiens d'Alexandrie; de fait cet évangile semble

n'avoir circulé qu'à Alexandrie et à Rome, deux églises en relations journalières. De fait aussi, il paraît avoir disparu de la circulation à la fin du deuxième siècle. Étant donné que Rome et Alexandrie étaient deux églises très conservatrices, cette répudiation radicale de l'évangile selon les Égyptiens est pour faire penser que, ni à Rome, ni à Alexandrie, il n'avait dû être solidement accrédité et officiellement reçu. D'après les derniers savants qui s'en sont occupés, il ne serait pas postérieur à l'an 130 et pourrait remonter au premier siècle même : cette opinion est celle de M. Harnack. J'ai pour mon humble part, grand'peine à me rallier à cette opinion : les deux fragments certains que nous possédons de l'Évangile selon les Égyptiens prêtent à Jésus des pensées si étrangères à son enseignement, si étrangères à l'enseignement des apôtres, soit sur le mariage qu'il maudit, soit sur la métempsycose qu'il soutient, que nous ne saurions voir dans cet évangile perdu autre chose qu'une fiction égyptienne du deuxième siècle, de moins de valeur que le faux évangile de saint Pierre.

Le cas de l'Évangile selon les Hébreux est très différent.

Sur la fin du quatrième siècle, saint Jérôme passant à Béroë en Syrie, la ville actuelle d'Alep, à deux journées de marche d'Antioche, y trouva une communauté de Nazaréens, c'est-à-dire de juifs

chrétiens : ils avaient pour dialecte ce dialecte araméen que nous avons vu parlé au temps apostolique par les Galiléens et par les Juifs que l'on appelait Hébreux : et pour tout évangile ils avaient un évangile écrit en caractères hébraïques et rédigé en araméen. Saint Jérôme obtint de ces Nazaréens la permission de prendre une copie de leur évangile. Il fit plus encore : il traduisit cet évangile araméen, d'abord en grec, ensuite en latin. Mais il ne s'est retrouvé encore d'exemplaire ni de l'original araméen, ni d'aucune des deux éditions données par Jérôme. Et pour juger de cet évangile perdu on n'a que les citations qu'en fait saint Jérôme dans divers de ses propres écrits.

Cet évangile selon les Hébreux était fort ancien : on peut en suivre la trace dans les auteurs qui l'ont cité jusqu'aux premières années du deuxième siècle. Et il était fort développé, car il comptait deux mille deux cents lignes, contre deux mille cinq cents qu'on en compte dans notre saint Mathieu. On n'y signale aucune trace des erreurs doctrinales du deuxième siècle, celles par exemple que nous avons relevées dans le faux évangile de saint Pierre et dans l'évangile selon les Égyptiens. Saint Jérôme, et ceci est beaucoup plus significatif, ne nous dit pas qu'il y ait trouvé aucun récit qui ne se rencontrât point dans nos évangiles grecs : mais certains traits que nous connaissons de l'évangile

selon les Hébreux font voir clairement que cet évangéliste hébreu ne transcrivait ni Mathieu, ni Marc, ni Luc, ni Jean, simplement.

Vous vous rappelez le récit où Mathieu, Marc et Luc rapportent comment Jésus guérit un homme qui avait une main desséchée. Ce récit se retrouvait dans l'évangile selon les Hébreux, mais avec un trait de plus. L'homme à la main desséchée s'adressait à Jésus et lui disait : « J'étais maçon et du travail de mes mains je trouvais ma vie : je te prie, Jésus, rends-moi la santé, pour que je ne mendie plus honteusement mon pain. » Vous vous rappelez aussi le récit du baptême de Jésus tel qu'il est rapporté par Mathieu, Marc et Luc. Notre évangéliste hébreu a ici encore des traits qui lui sont propres. « Voici que la mère et les frères de Jésus lui disaient : Jean Baptiste baptise pour la rémission des péchés : allons et soyons baptisés par lui? Et Jésus leur répondit : En quoi ai-je péché pour aller et être baptisé par lui? A moins que cela même que je viens de dire, soit une ignorance ». Puis : « Il arriva, comme le Seigneur sortait de l'eau [du Jourdain], la source de tout l'Esprit Saint descendit et se posa sur lui et lui dit : Mon fils je t'attendais dans tous les prophètes, pour que tu vinsses et que je me reposasse sur toi : car tu es mon reposoir, tu es mon fils premier-né, qui règnes pour toujours. »

On ne peut se défendre de cette impression que ces traits, — le propos du maçon sans travail et celui de Marie, — sont comme des légendes explicatives ajoutées à un récit original plus sobre, et nos évangiles grecs, Mathieu, Marc, Luc, plus sobres, nous paraissent bien plus près de l'original que cet évangéliste hébreu plus abondant et vraiment si plat. — Secondement, lorsque Mathieu, Marc et Luc se bornent à dire : « Voici mon fils bien aimé, en qui je me plais » : notre évangéliste hébreu paraphrase et transforme, pour harmoniser la parole de l'Esprit-Saint et une prophétie d'Isaïe, à laquelle ni Mathieu, ni Marc, ni Luc, rapporteurs plus scrupuleux, ne font allusion. L'expression « je t'attendais dans tous les prophètes », témoigne de l'arrière-pensée de cet évangéliste hébreu s'appliquant à harmoniser l'évangile de Jésus et l'exégèse messianique des juifs de son temps. Et enfin composant son évangile à un moment où le souvenir de saint Jacques le Mineur s'est fixé dans la légendaire figure du juste que je vous ai retracée, notre évangéliste hébreu attribue à ce personnage de second plan, — à ce Juste l'idéal des chrétiens partagés entre la fidélité à la tradition judaïque et la fidélité à l'enseignement de Jésus, chrétiens dont les Nazaréens du IVe siècle sont la descendance authentique, — il lui attribue le rôle, qui avait été celui de saint Pierre, le premier témoin de la

résurrection. « Le Seigneur, écrit-il, donna son linceul au serviteur du prêtre, et il vint vers Jacques et lui apparut. Car Jacques avait juré de ne manger point de pain depuis l'heure où il avait bu le calice du Seigneur, et jusqu'à ce qu'il le vît ressuscitant d'entre ceux qui dorment. — Apportez une table et du pain, dit le Seigneur. — Et il prit du pain, et il le bénit, et le donnant à Jacques il lui dit : Mon frère, mange ton pain, car le fils de l'homme est ressuscité d'entre ceux qui dorment. »

A ce compte, l'évangile selon les Hébreux se pourrait rattacher à la tradition de ces Hébreux de Jérusalem que nous avons vus groupés autour de Jacques le Mineur, et que la catastrophe de l'an 70 dispersa en diverses localités de Judée : l'auteur n'aurait connu ni notre Mathieu, ni notre Luc : son évangile pourrait avoir été composé entre 70 et 100. Ces conclusions sont celles de M. Harnack.

Si jamais le texte s'en retrouve, nous ne pensons pas qu'il nous apprenne rien sur Jésus que nous ne sachions déjà : mais il nous apprendra certainement beaucoup sur la foi de ces petites églises de Judée, formées de chrétiens de langue araméenne et de sang juif, restées isolées par leur dialecte du large courant d'eaux vives où se développaient les églises de langue grecque et de race non juive, d'un mot la « grande église ».

*
* *

Nous abordons maintenant à une terre plus ferme : l'évangile de Mathieu et l'évangile de Luc.

De l'aveu même des critiques les plus tradionalistes, la tradition est muette sur la question de la date et du lieu d'origine de l'évangile selon saint Luc. Au IIIe siècle, tout au plus tôt, on entend dire que notre évangile a été écrit par Luc en Achaïe, et que Luc est mort en Bithynie à l'âge de soixante-quatorze ans, donnée vague et de peu de prix. Seul l'examen interne du troisième évangile, joint à l'examen des Actes des Apôtres, — qui, non seulement sont deux livres d'un même auteur, mais sont deux parties d'un même tout, — seul, dis-je, cet examen pourra nous instruire sur la date et l'auteur de cette double composition.

Les Actes des Apôtres ont été composés par un compagnon de saint Paul et leur rédaction a été arrêtée au moment où l'apôtre, prisonnier à Rome, attend sa comparution devant le tribunal de César auquel il a fait appel, c'est-à-dire en 62-64 environ : ils sont contemporains de l'épître de saint Paul aux Philippiens, et mieux encore de cette épître aux Colossiens où saint Paul prisonnier

envoie à ses fidèles de Colosses les salutations des disciples qui sont à Rome auprès de lui, entre autres celle de « notre très cher Luc médecin » (IV, 14).

Ces données, fournies par l'examen des Actes, ont trop dérangé les systèmes de certaines écoles critiques pour qu'on ne les ait pas âprement révoquées en doute. Il suffit de les défendre pour être traité de réactionnaire et de conservateur du plus vieux jeu, à ce point que tout récemment M. Harnack, le représentant le plus en vue de la critique la plus libérale, semble avoir hésité à se rendre à ce qu'il appelle « la vieille opinion ecclésiastique ». Et pourtant M. Harnack est obligé de reconnaître que l'auteur des Actes racontant l'histoire de saint Paul n'a pas utilisé les épîtres de saint Paul, ce qui prouve qu'il disposait d'informations plus complètes que ces épîtres mêmes. Il est obligé de reconnaître que l'auteur des Actes a écrit en un temps où le régime que les autorités romaines appliquaient aux chrétiens, où les sentiments que leur témoignait le public païen, étaient empreints d'indifférence pacifique. Et il en conclut que les Actes auront été rédigés sous Domitien avant la persécution de Domitien (93-96), comme si le régime des persécutions n'avait pas été inauguré par Néron dès 64, et comme si le souvenir du martyre de Pierre, du martyre de Paul, et du

massacre général des chrétiens qui ensanglanta Rome en 64 et dont Tacite dira qu'il émut de pitié les païens mêmes, encore qu'ils tinssent les chrétiens pour dignes des dernières rigueurs, — comme si ce souvenir n'eût pas dû émouvoir l'impassible érudit qu'on voudrait qu'ait été saint Luc?

Toutefois cette « vieille opinion ecclésiastique » souffre une difficulté. Étant donné que les discours de Jésus n'ont pas été sténographiés sur le champ, mais qu'ils sont rapportés par des intermédiaires, et que ces intermédiaires, qui sont — la chose est de foi pour nous, catholiques, — inspirés de Dieu pour cet office, rapportent cependant les discours de Jésus avec des différences sensibles d'expression, suivant le souci différent qu'ils ont d'être fidèles ou d'être compris, il est possible que la rédaction de certains discours de Jésus, de certaines paraboles notamment ou de certaines prophéties, soit plus près d'être une interprétation. Et c'est ce qui permet de retrouver dans certains discours de Jésus, discours d'une authenticité incontestée, quelque chose comme l'accent et l'expression des témoins qui les ont rapportés. L'application de ce principe, juste en soi, est infiniment délicate en fait. Vous savez ce que c'est que de lire entre les lignes, et combien cet exercice ingénieux peut engendrer de méprises sur les intentions ou les allusions de celui qui a écrit. Il ne faudrait pas remonter bien

haut pour retrouver tout une école critique qui soutenait comme indubitable que la parabole du semeur d'ivraie était une satire haineuse de saint Paul forgée par des disciples de saint Pierre : ce qui était indubitable à Tübingen, il y a cinquante ans, fait sourire tous les critiques d'Allemagne à l'heure actuelle. Et cela nous donne quelque courage à penser parfois autrement que « tous les critiques ».

Nous voyons affirmer que, « de l'aveu de tous les critiques, le troisième évangile présuppose la ruine de Jérusalem » (Harnack) : en d'autres termes, que dans le troisième évangile il est fait allusion à la ruine de Jérusalem comme à un fait accompli (Luc. xxi, 20-24). Voici le passage : « Quand vous verrez Jérusalem bloquée par des armées, sachez qu'approche la désolation... Il y aura une grande détresse sur la terre et de la colère sur ce peuple. Et ils tomberont au tranchant du glaive, et ils seront emmenés captifs dans toutes les nations, et Jérusalem sera foulée par les gentils, jusqu'à ce que soient accomplis les temps des gentils. » L'auteur du troisième évangile, en rendant ainsi le discours de Jésus, pensait-il au blocus de Jérusalem par Titus? Voyait-il Jérusalem et le Temple transformés en un champ de décombres, et sur ce champ de décombres les campements d'une légion romaine? Quelques catholiques le pensent, avec M. Loisy; d'autres ne le pensent pas, avec

M. Schanz, et nous serions plus volontiers de ces derniers.

En tout état de cause, supposé que saint Luc a écrit après 62-64 et avant 93, quelle sorte d'évangile lui devons-nous?

Saint Luc n'a pas écrit pour le populaire, mais pour un ami, un chrétien qui avait dû s'entretenir avec « le cher médecin » de la vie et de l'enseignement de ce Jésus dont quelques maximes avaient suffi peut-être à éveiller en lui-même une âme qu'il ne se connaissait pas. Ce chrétien s'appelait Théophile, et l'évangéliste le qualifie de κράτιστος, qui est un qualificatif aristocratique. Le christianisme comptait des fidèles jusque dans le patriciat romain : peut-être ce Théophile était-il un homme de haut rang, il était sûrement ce qu'on eût appelé sous l'ancien régime un « homme de qualité ».

Et voici ce que saint Luc lui écrit (Luc, I, 1-4) en son prologue : « Plusieurs ayant déjà essayé de rédiger le récit des choses accomplies parmi nous, selon ce que nous ont rapporté ceux qui dès le commencement ont été *témoins oculaires* et les *serviteurs de la parole,* j'ai cru bon moi aussi, après avoir tout examiné avec soin depuis l'origine, de t'en écrire une narration suivie, pour que tu reconnaisses la solidité des enseignements de ceux qui l'ont catéchisé. » Vous reconnaissez-là le *Leitmotiv* sur lequel j'ai attiré votre attention : Théophile a

été catéchisé, et le jour où son ami entreprend de mettre en lumière la solidité des enseignements qu'il a reçus, il se contente de rédiger le récit des faits évangéliques comme l'ont transmis les apôtres, les *témoins oculaires,* les *ministres de la parole.* Toute l'autorité de son récit consiste en ce qu'il est fondé sur le témoignage apostolique. Saint Luc se conforme exactement à la méthode de saint Paul écrivant : « Je vous ai d'abord rapporté ce que j'ai recueilli... » Toutefois il y a une différence notable entre saint Luc et saint Paul. Saint Paul rapportera ce qu'il a recueilli directement de la voix vivante des témoins immédiats de Jésus : saint Luc recueille et met en ordre des récits qu'il trouve pour une part écrits déjà, essais multiples tentés avant lui pour fixer le témoignage de témoins qui disparaissent maintenant l'un après l'autre. Maints des récits évangéliques sont fixés lorsque Luc en entreprend cette rédaction éclectique et ordonnée qu'il promet à Théophile.

Son vocabulaire trahit un homme qui a vécu dans la familiarité de saint Paul. Le mot « justifier », au sens où saint Paul l'a si souvent employé, et qui ne se retrouve ni chez saint Jean, ni chez saint Marc, est un mot familier à saint Luc. Son esprit mieux encore est accordé, — non pas à l'esprit étroit qui interpréterait la pensée de Jésus au sens le plus strictement judaïque, comme vou-

draient faire les pharisiens convertis qui entourent Jacques le Mineur et perpétueront sa pensée en l'exagérant, — mais bien à cet esprit qui a trouvé en saint Paul son expression la plus éloquente, qui ne connaît plus de distinction de juif, de grec, ni de barbare, mais qui, étendant à toute l'humanité le bénéfice de la justification, en fait le privilège de la foi, et non plus de la naissance. La femme au vase d'albâtre, qui arrose les pieds de Jésus de ses larmes, et qui les essuie avec ses cheveux dénoués, et qui les baise de ses lèvres, et que Jésus absout de toute une vie de péchés en lui disant : Votre foi vous a sauvée (VII, 39-50); — le lépreux samaritain, qui seul de ceux que Jésus a guéris, lui vient témoigner sa reconnaissance, et à qui Jésus dit de même : Ta foi t'a sauvé (XVII, 11-19); — l'enfant prodigue (XV, 11-32) dont le retour à la maison paternelle, après tant de fautes et contre Dieu et contre son père, est accueilli par la miséricordieuse allégresse que vous savez; — l'homme aux cent brebis qui court dans le désert à la recherche de la brebis perdue (XV, 4); — le publicain de la parabole (XVIII, 9-14); — le bon larron qui se convertit (XXIII, 39-43); — le bon samaritain (X, 30-37); — voilà des souvenirs et des enseignements recueillis par saint Luc seul; et qui montrent quelle attention il mettait à rappeler que Jésus était venu pour sauver ce qui était perdu, pour appeler le prodigue, la

pécheresse, le samaritain, le publicain, le larron, sans distinction de race, à participer au royaume de Dieu.

La conclusion à tirer de ces observations est que notre troisième évangile appartient au public chrétien de la gentilité, à ces fidèles qui, d'Antioche à Rome, avaient accueilli la prédication de saint Paul. Saint Luc, disciple de saint Paul, écrivit un évangile qui dut beaucoup à Paul et que Paul n'a sans doute pas lu : son œuvre, œuvre d'érudition et d'art, a une douceur et une insinuation ingénue, que la véhémence, et la brusquerie et la dialectique impétueuse de Paul ne connaissait pas. Luc a réalisé la synthèse de l'esprit galiléen et de l'esprit helléniste en son harmonieux récit. Avec lui nous sommes bien loin de Jérusalem, nous sommes en pleine gentilité grecque conquise.

*
* *

Si nous appliquons à l'évangile selon saint Mathieu la méthode d'examen interne que nous avons appliquée à saint Luc, nous ferons les constatations suivantes :

Notre évangéliste écrit en grec pour des lecteurs grecs qui ne savent pas l'hébreu : lorsqu'il rappelle la parole d'Isaïe « Vous l'appellerez Emmanuel », il a soin d'expliquer qu'Emmanuel veut dire

« Dieu avec nous » (I, 23), ce qui suppose que ses lecteurs ne l'auraient pas d'eux-mêmes entendu. Mais déjà le fait qu'il est en état d'interpréter ces mots hébreux donne lieu de penser qu'il est juif de naissance, et un juif capable d'entendre le grec autant que l'hébreu : de fait, il cite l'Ancien Testament aussi bien d'après la version grecque des Septante que d'après le texte hébreu. Il connaît l'Ancien Testament en homme qui l'a familièrement pratiqué, mieux encore, qui l'a étudié selon la méthode de ces légistes, de ces rabbis, que rencontrait Jésus sur sa route et qu'il complimentait ironiquement d'avoir la clé de la science, — il est vrai, comme la clé d'une maison où l'on n'entre pas et que l'on tient fermée à ceux qui voudraient y entrer (LUC, XI, 52). — Notre évangéliste est entré dans la maison, l'Ancien Testament, et aucun évangéliste ne l'a cité plus souvent que lui. Il s'applique, en effet, à souligner dans les événements de la vie de Jésus, partout, l'accomplissement des prophéties de l'Ancien Testament. Il ne les représente pas à larges traits, comme notre esprit se plairait à faire : non, ce sont leurs coïncidences ténues, verbales, que l'évangéliste relève, à la façon des exégètes juifs du temps, pour qui tout est dans tout et surtout dans le moindre point. Le constant souci de l'évangéliste est de pouvoir dire après chaque récit, ou seulement tel détail de ré-

cit : Ceci est arrivé pour que la prophétie s'accomplît, ceci était écrit. Il pousse ce souci jusqu'à une insistance qui nous choque presque, et jusqu'à donner l'impression que le souple et vivant récit de la vie de Jésus n'est qu'une suite de nécessaires échéances et d'inéluctables accomplissements. Cette application systématique, qui est dominante chez saint Mathieu et qui caractérise sa manière de concevoir et de présenter la vie de Jésus, n'est pas d'un grec écrivant pour des Grecs, comme saint Luc, mais d'un helléniste écrivant pour des hellénistes, et se proposant, lui aussi, de leur faire reconnaître la solidité des enseignements de ceux qui les ont catéchisés, — non pas en écrivant une narration suivie dont l'autorité tiendra à ce qu'elle sera conforme à ce que les *témoins oculaires* et les *serviteurs de la parole* ont rapporté, — mais en écrivant un récit où l'on sera forcé de voir qu'il est la perpétuelle réalisation de prophéties messianiques. L'Ancien Testament est le garant du Christ : la généalogie du Christ que Mathieu met en tête de son évangile, est, suivant une vue ingénieuse de M. Jülicher, moins une généalogie de Jésus qu'une sorte de résumé de l'histoire du peuple de Dieu, destiné à montrer que les temps sont accomplis et que Jésus est le terme final où tout aboutit. Reconnaissez-vous là l'esprit d'apologétique hellénistique que nous découvrions en saint Étienne?

Disons donc que Mathieu, juif de race, helléniste de culture et d'esprit, a écrit son évangile pour des chrétiens d'un pareil esprit. Comme il s'attache à rappeler les plus dures paroles par lesquelles Jésus dénonçait l'hypocrisie des pharisiens et des scribes : « Dans la chaire de Moïse sont assis les scribes et les pharisiens : tout ce qu'ils vous diront, faites-le, observez-le; mais leurs œuvres, n'en faites rien, car ils disent et ne font pas. Ils lient des fardeaux pesants, ils les chargent sur les épaules des hommes; mais eux du bout du doigt ils ne les veulent pas remuer... (MAT. XXIII, 1-4). Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites : vous parcourez la mer et la terre pour faire un prosélyte... Vous êtes semblables à des sépulcres blanchis, qui de dehors paraissent beaux, et qui au-dedans sont pleins d'ossements de morts et de toute pourriture... Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites : vous bâtissez des tombeaux aux prophètes et vous décorez les sépulcres des justes... Vous êtes les enfants de ceux qui ont tué les prophètes... » (XXIII, 15-31). Sévères paroles, les plus sévères que le Sauveur ait prononcées, et que seuls pouvaient aimer à rappeler des hellénistes comme Étienne, des hellénistes qui dans les cités grecques rencontraient des pharisiens en quête de prosélytes à faire, des hellénistes qui, en voyant passer ces missionnaires de la justice formaliste, se rappelaient que

leurs mains, si pieuses à entretenir les tombeaux des prophètes et des justes, s'étaient tachées du sang de Jésus, d'Étienne, de Jacques.

De pareilles paroles n'étaient pas de celles que dans l'entourage de Jacques le Mineur on eût rappelées avec cette force et avec cette insistance. Nous savons par ce qui arriva à Paul, à Jérusalem en 58, qu'on n'y traitait pas impunément le souverain pontife juif de « muraille blanchie » (Act. xxiii, 1-5). Aussi n'est-ce point à Jérusalem que nous imaginerions que l'évangile selon saint Mathieu a été rédigé, et volontiers penserions-nous qu'il a pu être rédigé en Syrie, par exemple à Antioche. M. Harnack croit qu'il date de 70-75. Pour Mathieu, en effet, comme pour Luc, on veut retrouver la preuve qu'il fait clairement allusion à la ruine de Jérusalem, dans la parabole du roi qui célèbre les noces de son fils et dont les invités ne se rendent pas à son invitation : « Les autres se saisirent de ses serviteurs et les tuèrent après les avoir accablés d'outrages. Le roi l'ayant appris fut courroucé et ayant envoyé des armées, il extermina ces homicides et incendia leur cité. » (Mat. xxii, 6-7). Eh bien! non, ici encore nous ne pouvons nous persuader que l'évangéliste a rédigé la parole de Jésus en l'interprétant comme une allusion à l'événement de l'an 70, et nous dirons de cette prétendue allusion ce que M. Harnack même ne craint pas de dire

de semblables prétendues allusions relevées dans saint Marc : « L'impression que nous avons devant nous un évangile écrit avant la disparition de Jérusalem en devient plus forte. » Fixer une date serait toutefois bien délicat. Nous nous en tiendrons à celle que suggère un évêque de la fin du IIe siècle, saint Irénée, et nous daterons de la période 65-70 la composition de l'évangile selon saint Mathieu.

*
* *

Voilà donc déjà fixé en deux écritures, pour ne rien dire de l'évangile selon les Hébreux, le témoignage des apôtres. L'une de ces écritures est grecque, l'évangile de saint Luc, l'autre hellénique, l'évangile selon saint Mathieu. Ni l'un ni l'autre n'a été rédigé à Jérusalem, et ni l'un ni l'autre ne représente absolument le pur témoignage des apôtres : il représente davantage. « Il faut, disaient les apôtres au moment de l'élection de saint Mathieu (Act. I, 21-22), il faut que parmi les hommes qui ont été avec nous tout le temps que le Seigneur Jésus allait et venait parmi nous, à commencer depuis le baptême de Jean jusqu'au jour de l'Ascension, on en choisisse un qui soit témoin avec nous de sa résurrection. » Le témoignage des apôtres, portant sur ce qu'ils ont vu de leurs yeux

et entendu de leurs oreilles ne s'étend strictement que sur la période qui commence au baptême de Jean et finit à l'Ascension. Saint Marc l'entendra exactement ainsi. Mais saint Marc est un primitif, comparé à Luc et à Mathieu. Ceux-ci donnent chacun une généalogie de Jésus, chacun un récit de l'enfance. Ce sont là des souvenirs que saint Marc n'a pas notés : ils s'ajoutent au témoignage des apôtres; leur vérité est de foi; leur source se cache dans la tradition anonyme des premiers jours.

Mais ce qu'il importe de dire, en terminant, c'est que saint Luc aussi bien que saint Mathieu témoignent, en recueillant et en mettant en ordre tous les souvenirs existants de la vie et de l'enseignement de Jésus, un infini scrupule de fidélité. Saint Luc, qui écrivait en grec avec une pureté de lexique et une élégance de forme dont son prologue est la preuve, saint Luc qui savait ce qu'est un discours dans le goût des rhéteurs grecs, s'est cru permis de donner à sa composition la suite qui lui paraissait la plus harmonieuse, suivant les inspirations d'un goût délicat ou d'un jugement critique, en artiste qui a en mains des matériaux disparates à composer : ses narrations les plus originales sont d'un art exquis, « l'épisode des disciples d'Emmaüs est un des récits les plus fins, les plus nuancés qu'il y ait dans aucune langue » (Renan). Cependant saint Luc, qui n'a pas connu

saint Mathieu, rapporte pour plus des deux tiers de son évangile les mêmes faits et les mêmes discours avec les mêmes traits et les mêmes termes que saint Mathieu. Le médecin grec et le publicain helléniste mettaient le même religieux respect à recueillir chacun dans le ciboire de son évangile les saintes parcelles de la vie et de la parole de Jésus. Et tandis que les divers écrivains de l'époque apostolique, le rédacteur de l'épître aux Hébreux, saint Paul, saint Clément, saint Ignace, garderont l'individualité de leur style, saint Mathieu et saint Luc, écrivant tous deux en grec, se sont rencontrés à écrire dans une même manière, à écrire ce grec inouï qui est celui de nos trois premiers évangiles, ce grec à petites phrases disjointes, « où la vieille syntaxe est totalement brisée, où sont transportés par un véritable tour de force, l'allure claire et enfantine de la narration hébraïque, le timbre fin et exquis des proverbes hébreux », — et où nous reconnaissons comme l'accent même, populaire et choisi, qui a dû être celui de Jésus et de ses apôtres galiléens.

TROISIÈME LEÇON

Nous avons vu comment le témoignage non écrit des apôtres avait été d'abord tout l'évangile, — et comment cet évangile non écrit s'était fixé en un certain nombre de rédactions dont nous avons caractérisé et daté les deux que l'on appelle l'évangile selon saint Luc et l'évangile selon saint Mathieu.

Ces deux rédactions supposent des sources auxquelles leurs éléments ont été puisés. Nous étudierons ces sources aujourd'hui, et premièrement l'évangile selon saint Marc.

*
* *

L'évangile selon saint Marc a ceci de caractéristique, avant tout, qu'il n'est pas possible d'y découvrir de trace de ces préférences que saint Luc et saint Mathieu témoignaient à tel ou tel aspect de l'enseignement de Jésus. Vous ne ne trouverez pas

chez saint Marc la parabole du bon Samaritain, non plus que la malédiction des scribes et des pharisiens. Le fait d'être ainsi détaché des prédilections auxquelles saint Luc et saint Mathieu étaient au contraire si sincèrement attachés, est d'autant plus frappant que l'évangile de saint Marc a été rédigé dans des conditions qui ne sont pas très différentes de celles où Mathieu et Luc écrivirent. Il écrivit, en effet, pour des lecteurs qui n'étaient ni de Palestine, ni de race juive. Lorsque des pharisiens viennent représenter à Jésus qu'il permet à ses disciples de manger sans s'être d'abord lavé les mains, et de violer ainsi la « tradition des anciens » rabbis, saint Marc s'arrête pour expliquer au préalable que « les pharisiens et tous les juifs ne mangent rien sans s'être lavé les mains plusieurs fois, selon la tradition des anciens... et qu'ils ont beaucoup de pratiques ou traditions de ce genre, comme de laver les coupes, les mesures et les vaisseaux où ils mettent ce qu'ils boivent. » (MARC. VIII, 2-4.) Évidemment cette explication, et plusieurs autres semblables, s'adresse à des chrétiens qui n'étaient jamais entrés dans une maison juive. D'autre part ces chrétiens sont de ceux qui comprennent et qui parlent un grec mélangé de mots latins et de tournures latines : ni en Syrie, ni en Achaïe, ni à Alexandrie on n'aurait appelé un centurion κεντυρίων comme fait saint Marc. Semblables expressions latinisantes lui sont fami-

lières, lorsqu'il rappelle le trait de la veuve qui apporte au Temple sa petite aumône, il nous dira (xii, 42), et saint Luc aussi (xxi, 2), que cette pauvre femme mit deux λεπτὰ dans le tronc : les lecteurs de Luc savent ce qu'est cette monnaie grecque de cuivre, mais les lecteurs de Marc ne le savent sans doute pas, car il ajoute : deux λεπτὰ font un *quadrans*, c'est-à-dire une monnaie latine. Les lecteurs de Luc usaient donc de monnaie latine?

Les lecteurs font plus encore qu'ignorer les usages des juifs : ils semblent ignorer l'Ancien Testament. Saint Mathieu faisait appel aux prophéties messianiques pour les montrer accomplies en Jésus : ses lecteurs connaissaient donc les prophéties et admettaient l'autorité de l'Ancien Testament, mais saint Marc ne cite jamais l'Ancien Testament et ne fait pas allusion aux prophéties. Saint Luc parlait de la loi et des prophètes (Luc, xvi, 16), encore qu'il en parlât comme d'une autorité abolie depuis la proclamation du royaume de Dieu par Jean-Baptiste : saint Marc n'imagine pas que ses lecteurs se préoccupent de Moïse. D'où l'on peut conjecturer que les lecteurs de Marc, pas plus qu'ils n'étaient entrés dans des maisons juives, n'avaient été initiés à l'Ancien Testament.

Marc s'adresse en eux à ce sentiment religieux, si vif dans les âmes païennes, qu'il les rendait plus sensibles, que les juifs mêmes, au divin dans le

miraculeux. Pierre et Jean (ACT. III, 1-10) guérissent un boîteux à la porte du Temple de Jérusalem : Paul et Barnabé (ACT. XIV, 7-14) en guérissent un autre dans un carrefour de Lystres en Lycaonie. A Jérusalem, le peuple, qui a été témoin du prodige, est « rempli de surprise et d'ébahissement, » nous disent les Actes. A Lystres, la foule se met à crier : « Des dieux, sous forme humaine, sont descendus parmi nous! » L'évangile de Marc est tout entier pénétré de cette pensée que les actions miraculeuses de Jésus suffisent à prouver qu'il est le fils de Dieu. Voilà pourquoi l'évangile de Marc, plus que celui de Mathieu ou celui de Luc, s'applique à mettre en valeur les actions miraculeuses de Jésus, son pouvoir sur les démons, sur les malades (lépreux, paralytiques, aveugles), sur les morts, sur les éléments (tempêtes apaisées, multiplication des pains) : et ces actions miraculeuses sont rapportées par Marc dans leur détail réaliste, pour en mieux faire saisir au lecteur la vérité et le caractère. La guérison de l'aveugle de Bethsaïda (MARC, VIII, 22-26), qui est un récit particulier à Marc, est le plus significatif de tous.

Qui sera ce Marc, qui écrivit son évangile pour des païens convertis au christianisme, pour des chrétiens de Rome vraisemblablement? Papias, au milieu du IIe siècle, rapportait le dire d'un disciple immédiat des apôtres : « Marc devenu l'interprète de Pierre écrivit exactement, mais sans ordre,

tout ce qu'il se rappelait des paroles ou des actions du Christ. Car il n'avait pas entendu ni suivi le Seigneur; mais plus tard il avait suivi Pierre, qui faisait ses *Didascalies* selon les besoins du moment et non comme s'il eût voulu dresser un recueil méthodique des discours du Seigneur... « Non, saint Marc n'écrivit pas « sans ordre », et le sentiment actuel des critiques va plutôt à reconnaître que l'ordre, très simplifié, dans lequel Marc dispose les événements de la vie de Jésus, est l'esquisse la plus juste du développement historique de cette vie. Non, encore saint Marc n'écrivit pas uniquement « de souvenir », nous le verrons dans la suite. Mais il reste avéré que saint Marc n'avait « ni entendu ni suivi le Seigneur » : il devait être un enfant encore au moment où Jésus fut crucifié : on conjecture qu'il est cet adolescent dont il parle (XIV, 31), au jardin de Gethsémani, et qui suit un instant la troupe qui emmène Jésus prisonnier : on conjecture avec plus de motifs qu'il est ce « Jean surnommé Marc », dont parlent les Actes (XII, 12), et qui a pour mère cette Marie dans la maison de qui, à Jérusalem, Pierre, miraculeusement délivré de prison, vient retrouver les disciples réunis en prière. On le retrouve avec saint Barnabé en Chypre (ACT. XV, 39), avec saint Paul à Rome vers 62-64 (COL. IV, 10), et peu de temps après à Rome encore avec saint Pierre (I PETR. V, 13).

Par deux fois, à Jérusalem d'abord en 44, puis à Rome vingt ans plus tard, nous trouvons Marc auprès de saint Pierre. Or les critiques sont unanimes à reconnaître que l'évangile de Marc est celui où la personnalité de Pierre est davantage empreinte. C'est par la vocation de Pierre que Marc fait commencer la prédication du Sauveur (I, 16); c'est la guérison de la belle-mère de Pierre qui est la première de toutes les guérisons miraculeusement opérées par Jésus (I, 29). Pierre est mis à part des autres apôtres (XVI, 7); le jeune homme au vêtement blanc que les saintes femmes rencontrent au sépulcre le matin de Pâques leur dit : « ... Allez, dites aux disciples et à Pierre que Jésus s'en va devant vous en Galilée... » On imagine que saint Pierre devait raconter ainsi la vie et la résurrection de son Maître. Et en réalité, si les discours de Jésus sont chez Marc raccourcis à ce point que Marc ait pu être traité d'abréviateur, par comparaison avec Mathieu et Luc, les récits, au contraire, ont chez lui un relief, une netteté de traits, un réalisme sincère, dont on a pu dire que, si « la mollesse des contours frappe dans Mathieu et dans Luc » dans Marc « tout est pris sur le vif et on sent qu'on est en présence de souvenirs » de témoins oculaires. Voyez, en exemple, le récit du reniement de saint Pierre tel que le présente Marc (XVI, 66-72) avec une incomparable précision de détails, et comparez-le aux récits

parallèles de Mathieu (xxvi, 69-55) ou de Luc (xxii, 56-62), tous deux dérivés de celui de Marc et déjà plus vagues comme un relief qui se fond.

A quelle date fixerons-nous la rédaction de l'évangile de Marc? Tandis qu'il y a des apparences qui font douter que Mathieu et Luc soient antérieurs à la ruine de Jérusalem, M. Harnack nous concède que Marc est antérieur à 70 et peut dater de la période 65-70. L'opinion des critiques ecclésiastiques n'est pas différente.

*
* *

Nos trois premiers évangiles, Mathieu, Marc, Luc sont désignés ensemble par le nom d'évangiles *synoptiques*, — nous dirions en français évangiles parallèles, — parce qu'ils rapportent la vie et l'enseignement de Jésus dans une suite dont les grandes lignes sont les mêmes; parce qu'ils rapportent pour une part les mêmes événements et les mêmes discours; et parce qu'ils s'expriment en maints passages dans des termes identiques ou synonymes. On a pu ainsi éditer nos trois évangiles sur trois colonnes parallèles : à feuilleter des éditions de ce genre, par exemple le beau *Synopticon* de M. Rushbrooke (Londres 1880), on se rend compte de cette similitude d'ordre historique, de récits et



de discours, et même de mots, qui est la meilleure preuve de la délicate fidélité que nos évangélistes apportaient dans la narration de la vie et dans la reproduction de l'enseignement de Jésus.

Toutefois ce synoptisme et cet accord de nos trois premiers évangiles n'est pas constant. — Mathieu et Luc racontent l'enfance de Jésus, dont Marc ne dit rien. Pour le reste, si nous divisons le ministère de Jésus en deux périodes, dont l'une précède et l'autre suit la première multiplication des pains (MATH. XIV, 13; MARC, VI, 30; LUC, IX, 10), au cours de la seconde année du ministère de Jésus, on remarque dans la première période une étroite conformité d'ordre entre Luc et Marc, et la divergence de Mathieu; tandis que dans la seconde période la conformité est entre Marc et Mathieu, et la divergence chez Luc. J'emprunte l'énoncé de cette loi au P. Séméria. — Nos trois synoptiques ont un fond commun de récits et de discours : c'est la triple tradition. Mais à côté de cette triple tradition, voici une série de récits et de discours qui ne sont rapportés que par Mathieu et par Luc : c'est la double tradition. Et enfin voici une série de récits et de discours qui sont rapportés par Mathieu seul, les autres par Marc seul, les autres par Luc seul.

La question qui se pose dès lors est de savoir comment expliquer ces rencontres et ces dissidences. C'est ce qu'on appelle le problème synoptique.

Il est de mode dans certains milieux, non plus de nier l'existence de ce problème, mais de le déclarer insoluble, simplement, et, en preuve, d'énumérer les multiples et contradictoires hypothèses qui ont été proposées comme solutions. On ne saurait avoir une attitude moins scientifique. Non, il ne faut jamais dire qu'un problème est insoluble. Il faut croire, au contraire, au perfectionnement progressif des méthodes et que plus on a usé d'hypothèses plus on est près souvent de rencontrer la meilleure. Il faut croire aussi que les hypothèses les plus simples ne sont pas forcément meilleures que les hypothèses les plus compliquées. Et il faut croire enfin que c'est un progrès de constater la déchéance de solutions très simples admises d'abord, quitte à n'être pas très assuré de la solidité parfaite des solutions plus compliquées que l'on tient ensuite pour plus raisonnables.

La solution la plus simple, la plus ancienne en date, la plus populaire encore parmi nous catholiques, consiste à dire que les affinités de nos trois évangiles s'expliquent par ce fait qu'ils dépendent les uns des autres : Mathieu, ayant été écrit le premier, a été utilisé par Marc, et Mathieu et Marc ont été utilisés par Luc.

Cette hypothèse est désignée par le terme *Benützungshypothese*, l'hypothèse de l'utilisation. Pour qu'elle fût vérifiée, il faudrait que l'on pût constater

en effet, que Marc est un abrégé de Mathieu, et Luc une combinaison de Marc et de Mathieu : ce que l'on ne constate pas. Et alors même qu'il en serait ainsi, on aurait bien l'explication des coïncidences de nos trois évangiles, mais non de leurs dissidences. Il n'y a pas lieu d'être surpris que la *Benützungshypothese* soit à l'heure actuelle la plus démodée des hypothèses.

D'autres critiques ont supposé que nos trois évangiles synoptiques dépendaient d'un même unique évangile, qui serait un évangile oral. Cette hypothèse est désignée par le terme de *Traditionshypothese,* l'hypothèse de la tradition orale. Nous avons nous-mêmes trop insisté sur le rôle puisé par le témoignage des apôtres, en tout ce qui a trait à ce qu'ils ont vu de la vie et entendu de l'enseignement de leur Maître, depuis le baptême jusqu'à l'Ascension, pour déprécier cet Évangile oral, qui, historiquement, est la plus primitive forme de l'Évangile. Mais que, entre cet évangile oral et le texte existant de nos trois synoptiques, il n'y ait eu aucun intermédiaire, aucun texte écrit, c'est ce que contredit formellement le prologue de saint Luc : « Plusieurs, dit-il, ayant déjà essayé de rédiger le récit des choses accomplies parmi nous, selon ce que nous ont rapporté ceux qui dès le commencement ont été témoins oculaires et les serviteurs de la parole... » Saint Luc distingue bien nettement

la parole non écrite et les essais de rédaction. Secondement, un évangile purement oral, parlé d'abord en araméen par des lèvres galiléennes, puis en grec par des lèvres soit juives, soit grecques, aurait bien difficilement gardé cette fixité dont témoignent les identités de tours et de mots de nos trois synoptiques : on peut même faire cette observation piquante que le texte de l'oraison dominicale, qui, mieux que bien d'autres fragments, aurait dû être conservé avec une parfaite unanimité comme le fragment le plus connu de l'évangile oral, est un texte, non seulement qui manque à Marc, mais que Mathieu (VI, 9-13) et Luc (XI, 1-4) reproduisent avec de très sensibles divergences. — Pour ces raisons, nous disons que l'hypothèse d'un évangile oral, source unique et immédiate de nos trois évangiles synoptiques, est une hypothèse insuffisante.

Voici en quels termes on formule de préférence, à l'heure actuelle, la solution du problème synoptique.

Chronologiquement Marc serait le plus ancien de nos trois évangiles (il daterait de 65-70, selon M. Harnack); le plus jeune serait Luc (78-93 d'après le même critique, mais c'est à nos yeux une datation trop tardive); Mathieu serait de date intermédiaire (70-75 d'après la même datation un peu trop tardive encore, selon nous). A quelques années près, cette succession chronologique des

trois évangiles synoptiques est celle que nous adoptons.

Littérairement, la triple tradition, c'est-à-dire l'accord de Marc, de Mathieu, de Luc, s'expliquerait par le fait que Mathieu et Luc auraient Marc pour source principale. On peut observer, en effet, que, lorsque une parabole, un discours, un épisode, sont rapportés par Mathieu, Luc et Marc ensemble, la rédaction de chacun des trois est la rédaction d'auteurs qui se copient : ce sont les mêmes dessins de récits, les mêmes mouvements de dialogues, les mêmes rencontres des mêmes mots. Si l'on compare les trois rédactions, on constate sans peine que Mathieu et Luc sont indépendants l'un de l'autre, et que des trois l'original est Marc. Et si l'on relève ainsi tous les passages où Mathieu et Luc dépendent de Marc, on constate que Mathieu et Luc n'ont pas seulement suivi Marc et l'ont pour ainsi dire fidèlement décalqué dans des passages pris séparément, mais qu'ils ont suivi l'ordre qu'il suivait dans le groupement de ses récits, et, généralement, dans les grandes lignes de la vie qu'il avait écrite de Jésus.

Mais Mathieu et Luc ont en commun une série de maximes détachées, de paraboles, de prophéties : nos deux évangélistes les rapportent avec les mêmes coïncidences de mouvement et de mots que nous observions quand ils copiaient Marc. On en vient à

penser qu'ils dépendent d'un évangile différent de Marc, plus ancien que Marc, connu de Marc, et qui serait un évangile presque tout en maximes, en paraboles, en discours de Jésus, un évangile qui s'ouvrait sur la prédication de Jean Baptiste.

La meilleure preuve que l'on puisse donner de cette source première, savoir de l'existence d'un évangile primitif distinct de l'évangile de Marc, est la preuve qui se tire de l'existence des *doublets* chez Mathieu et Luc. En voici un spécimen :

MARC, XIII, 9-13 :

Commencement des douleurs cela. Prenez garde à vous : ils vous traduiront devant les consistoires, et dans les synagogues vous serez fouettés : devant les chefs et les rois vous serez traduits à cause de moi, pour témoigner devant eux. Et dans toutes les nations d'abord il faut que soit annoncé l'Évangile. Et lorsqu'ils vous mèneront, vous ayant livrés, ne préméditez point ce que vous direz, mais ce qui vous sera inspiré sur l'heure même, dites-le : ce n'est pas vous qui parlerez, mais l'Esprit-Saint. Et le frère livrera son frère à la mort, le père son enfant, les enfants se révolteront contre leurs parents et les feront mourir. Et vous serez haïs par tous à cause de mon nom : mais celui qui sera constant jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé.

MAT. XXIV, 8-14 :

Tout cela est le commencement des douleurs. Alors ils vous livreront aux tourments et ils vous tueront. Et vous serez haïs par toutes les nations à cause de mon nom. Et alors

LUC, XXI, 12-19 :

Mais avant tout cela, ils mettront les mains sur vous et vous persécuteront, vous traduisant dans les synagogues et les prisons, vous menant devant les rois et les chefs à cause de

beaucoup seront scandalisés, et ils se livreront les uns les autres et ils se haïront les uns les autres. Et beaucoup de faux prophètes se lèveront qui tromperont maintes gens. Et comme l'iniquité sera comblée, la charité de plusieurs se refroidira. Mais celui qui sera constant jusqu'à la fin celui-là sera sauvé.

MAT. x, 17-22 :

Gardez-vous des hommes : ils vous traduiront devant les consistoires, et ils vous flagelleront dans leurs synagogues. Et vous serez conduits devant les chefs et les rois à cause de moi, pour témoigner devant eux et les nations. Mais quand ils vous livreront, ne préméditez pas comment dire, car il vous sera inspiré sur l'heure même ce que vous direz. Ce n'est pas vous qui parlez, mais l'esprit de votre Père qui parle en vous. Le frère livrera son frère à la mort, le père son enfant, et les enfants se révolteront contre leurs parents et les feront mourir. Et vous serez haïs par tous à cause de mon nom. Mais celui qui sera cons-

mon nom. Cela vous servira pour témoigner. Mettez donc dans vos cœurs, de ne préméditer point votre défense : je vous donnerai, moi, une bouche et une sagesse à laquelle ils ne pourront résister ni contredire, eux tous vos ennemis. Vous serez livrés par vos parents, frères, proches et amis, ils en feront mourir d'entre vous. Et vous serez haïs par tous à cause de mon nom. Et un cheveu de votre tête ne tombera pas : par la patience vous préserverez vos âmes.

LUC, XII, 11-12 :

Mais quand ils vous traduiront devant les synagogues et les magistratures et les pouvoirs, ne préméditez pas comment ou que dire pour vous défendre, car l'Esprit Saint vous enseignera sur l'heure même ce qu'il faut dire.

tant jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé.

Le phénomène des doubles récits, si souvent observé dans les livres historiques de l'ancien Testament, se retrouve ici, indubitablement, et l'on en peut conclure la dualité de sources sousjacentes (1).

Telle est l'hypothèse à laquelle la majorité des critiques tend aujourd'hui à se rallier, savoir l'existence d'une source évangélique autre que Marc, sorte de recueil des *Dits du Seigneur* (Λόγια κυριακά), dont des critiques récents, M. Resch surtout, ont pensé entrevoir les vestiges hébreux dans le texte grec des évangiles existants, — un peu comme les Bretons entrevoient les restes d'Ys sous la surface de la mer! On veut trouver une allusion à ces *Dits du Seigneur* dans Papias. Papias, en effet, rapportant une parole d'un presbytre contemporain de saint Jean, parle d'un évangéliste « hébreu » et plus ancien que Marc même : «... dans le dialecte hébreu, il rédigea les *Dits du Seigneur*, que chacun traduisait comme il pouvait! » Quant au nom de l'évangéliste qui rédigea ainsi en hébreu ou araméen les *Dits du Seigneur*, Papias croit savoir son nom, il en fait un apôtre, le publicain

(1) Rapprocher de même : MARC, IV. 25. = MAT., XIII; 12, XXV, 29 : LUC, VIII, 18, XIX, 26. — MARC, VIII, 34-35. = MAT., XVI, 24-25, X. 38-39 : LUC, IX, 23-24, XIV, 27-33 — MARC, VIII. 38. = MAT. XVI, 27, X, 32-33 : LUC IX, 26, XII, 8-9.

de Capharnaum, saint Mathieu. A ce compte, Mathieu aurait rédigé en araméen le premier de tous les évangiles, et son nom aurait été donné à l'évangile grec, notre évangile « selon saint Mathieu », qui fut comme une adaptation à l'usage des grecs de l'évangile araméen.

*
* *

L'impression qui se dégage de ces observations est que nos évangélistes, quand ils rapportent un récit ou un discours, n'inventent rien de leur propre fonds. Ils disposent ces récits et ces discours dans l'ordre qui leur paraît le plus judicieux : mais le détail de ces récits et de ces discours est rendu par eux avec le scrupule de copistes qui reproduisent la « parole de Dieu » telle qu'ils la trouvent écrite ou que des « voix vivantes » la leur redisent. Il faut généraliser et étendre cette observation aux récits et aux discours que Mathieu et Luç ont chacun en propre : un quart, soit de Mathieu, soit de Luc. Il est probable que la plus grande partie de ces récits ou discours est puisée par Mathieu et par Luc à l'évangile primitif araméen dont nous venons de parler. On voit en effet, à la façon dont Mathieu et Luc ont traité Marc qu'ils recueillent les éléments de leur composition personnelle avec une certaine

liberté de choix : l'un peut négliger ce que l'autre préfère. Telles admirables paraboles, rapportées par Luc seul, ou par Mathieu seul, sont exactement dans le même style que telles autres paraboles rapportées par eux deux parallèlement.

Certains traits propres à Mathieu ont fait penser à des critiques, comme M. Resch, que l'on peut relever dans saint Mathieu la trace d'une source qu'ils appellent « tradition pétrine hiérosolymite » : entendez par là des paroles prononcées par Jésus, et que, si quelque part, de préférence, on a dû aimer à les retenir et à les rappeler, c'est à Jérusalem et dans l'entourage de saint Pierre. Telles sont les paroles adressées par Jésus à saint Pierre (XIV, 28-31 ; XVII, 24-27), et en première ligne — encore que M. Resch n'en veuille pas convenir — les paroles fameuses (XVI, 17-19) : « Heureux es-tu, Simon Bariona, parce que ni la chair, ni le sang ne te l'a révélé, mais mon Père céleste. Et moi je te dis que tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon église... » Où, en effet, mieux qu'à Jérusalem, dans cette église dont Pierre avait été le fondement, pouvait-on conserver le souvenir exact de cette parole, disons plus justement, de ce jeu de mots, qui n'est pas un jeu de mots grecs, mais un jeu de mots araméens?

Pareillement le récit de l'enfance de Jésus : sa généalogie, sa naissance à Bethléem, l'adoration des Mages, la fuite en Égypte : tout ce qui chez

Mathieu précède l'entrée en scène de saint Jean-Baptiste, serait un récit traditionnel et d'une tradition trop pénétrée d'idées juives pour ne s'être point conservée dans un milieu éminemment judaïque comme était éminemment l'église de Jérusalem. — On en a la preuve dans le récit de l'enfance que nous a conservé Luc : récit plus riche que celui de Mathieu, comprenant l'annonciation à Zacharie, l'annonciation à Marie, la visitation, la nativité de Jean, la nativité de Jésus, la présentation, l'épisode de Jésus parmi les Docteurs : récit dont le point central semble être le temple de Jérusalem : récit où dûrent se complaire les âmes chrétiennes de Jérusalem qui, comme le vieillard Siméon et la prophétesse Anne, attendaient toujours la consolation et la rédemption d'Israël. Les cantiques, le *Magnificat*, le *Benedictus*, le *Nunc dimittis*, nulle part n'ont dû être chantés avec un sentiment plus profond de leur intérieure vérité que par des chrétiens de Jérusalem. Et il n'est pas jusqu'à leur rédaction, comme celle de tout le récit de l'enfance, qui ne soit plus hébraïque de tour qu'aucun autre fragment de nos trois Évangiles.

Que si ces récits de l'enfance de Jean et de Jésus, — dont nous avons dit en quel sens ils n'appartenaient que secondairement à la catéchèse apostolique, — portent à ce point l'empreinte hiérosolymite et hébraïque, — que dirons-nous des récits

et des discours qui appartiennent primairement à la catéchèse apostolique? Donner des dates précises serait ici une prétention injustifiable; mais du moins peut-on caractériser cette catéchèse apostolique telle qu'elle est représentée par nos vieux textes.

Ces vieux textes, où se sont fixés par écrit les récits et les discours évangéliques, ne sont pas des textes purement historiques, strictement, si l'on entend par textes historiques des textes dont le rédacteur n'aurait d'autre souci que de rapporter exactement des faits ou des paroles à la façon des chronographes ou des greffiers. Ces vieux textes, et je reprends en cela une vue qui me paraît fort juste de M. Jülicher, sont des thèmes d'édification; ils sont écrits pour fixer une prédication orale, celle des apôtres et des missionnaires de l'Évangile, pour empêcher de s'obscurcir le souvenir de Celui qui est « la voie, la vérité et la vie », pour éveiller la foi en Jésus-Christ, pour la préciser et pour l'affermir. Ils sont historiques, en fait, parce qu'ils répètent ce qui a été vu et entendu mais ils sont didactiques dans l'intention de ceux qui les ont rédigés, aussi bien que dans l'intention des apôtres dont ils reproduisaient les *didascalies*.

Et alors, — tandis que ces *didascalies* apostoliques se développent avec une incroyable rapidité en cette théologie qui, dès les environs de 65 avec

l'Épître aux Hébreux et de 58 avec l'Épître aux Romains, pour ne citer que ces deux exemples, ouvre un monde nouveau de pensées et créé pour les exprimer des formules inouïes jusque là et des images nouvelles, — notre étonnement est que nous trouvions ces vieux textes préservés de tout alliage et dans leur simplicité native. On l'a remarqué avant nous, d'où vient que l'expression de « Fils de l'homme » qui se retrouve sur les lèvres de saint Étienne (Act. vii, 55), et chez saint Marc (x, 45) et si souvent chez saint Mathieu et chez saint Luc, soit une expression dont saint Paul ne se sert déjà plus? D'où vient que Christ est synonyme de Jésus dans les épîtres du Nouveau Testament, et que dans les évangiles synoptiques il désigne le Messie attendu et est un qualificatif donné à Jésus? Entre l'an 30 et l'an 60 de notre ère, la foi chrétienne s'était épanouie de tout le développement qui sépare l'Épître aux Romains du premier discours de saint Pierre dans les Actes, et qui fait de la lettre de nos vieux textes évangéliques l'expression la plus archaïque de la foi.

QUATRIEME LEÇON

Dans cette quatrième leçon, je me propose d'étudier avec vous le témoignage apostolique sur la vie et l'enseignement de Jésus, non plus tel que les trois évangélistes synoptiques l'ont fixé, mais tel qu'on peut deviner que le présentait saint Paul. Nous bornerons notre étude à celles des épîtres de saint Paul dont l'authenticité ne soulève, à l'heure actuelle, aucune controverse entre critiques : les deux épîtres aux Thessaloniciens (*a.* 53*), l'épître aux Galates (*a.* 53*), les deux épîtres aux Corinthiens (*a.* 58*), l'épître aux Romains (*a.* 58*-59*), l'épître aux Philippiens (*a.* 62*-64*), l'épître aux Colossiens et l'épître aux Éphésiens (même date). Les éléments que ces épîtres nous fournissent sont peu nombreux, mais ils sont assez significatifs pour nous laisser entrevoir ce qu'on pourrait appeler l'évangile de saint Paul.

*
* *

La première impression que vous auriez à entre-

prendre et à poursuivre la lecture des grandes épîtres de saint Paul, serait l'impression sévère que peuvent donner des pages de la plus difficile dialectique. Sans doute l'apôtre les a écrites avec toute son âme : que de traits pathétiques où cette âme trahit, comme dans un geste furtif, la tendresse, qui lui faisait saluer « Rufus et sa mère qui est aussi la mienne » (Rom. xvi, 13); qui le faisait se comparer lui-même à une mère et appeler ses convertis « ses enfants » et le fruit de ses douleurs (Gal. iv, 19); qui lui arrachait des larmes au souvenir de ceux qu'il avait vus, après une éphémère fidélité, devenir « ennemis de la croix du Christ » (Phili. iii, 18); — et, plus encore que la tendresse, l'impétuosité, la fierté, l'intrépide droiture, s'exprimant dans les termes les plus humains, depuis l'exquise douceur jusqu'à l'ironie acérée et les éclats véhéments. Oui, toute son âme est dans ses épîtres, avec ses joies et ses angoisses, ses emportements et ses retours, d'un mot, cette sensibilité tourmentée, dont je ne sache que la correspondance de Lamennais pour nous donner une aussi poignante expérience. Cette flamme intérieure trouve dans sa foi un aliment nouveau : peu de saints ont donné à leur amour de Dieu des expressions aussi ardentes que Paul. « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?... Qui donc nous séparera de l'amour du Christ? La tribulation? La misère? La persécution?

La faim? La nudité? Le danger? Le glaive?... Non, non, nous triomphons de toutes ces détresses par celui qui nous a aimés, et je suis assuré qu'il n'y a ni mort, ni vie, ni anges, ni puissances, ni présent, ni avenir, ni hauteur, ni abîme, ni créature au monde, qui nous puisse séparer de l'amour de Dieu qui est en Jésus-Christ Notre-Seigneur » (Rom. viii, 31-39). Mais cette âme, passionnée comme les plus humaines et pleine d'élans vers Dieu comme les plus mystiques, est une âme dialecticienne, et ces épîtres sont des argumentations. La pensée de saint Paul n'est pas de celles qui se contentent de quelques faits concrets ou de quelques vues pénétrantes : une force intime gouverne sa pensée et l'oblige à organiser ces faits et ces vues en un système rigoureux, dont il rattache les uns aux autres tous les anneaux en une chaîne. Par là encore un Lamennais fait comprendre saint Paul. On peut pousser plus loin le rapprochement. Ce qu'est le romantisme pour un Lamennais, le rabbinisme l'est pour saint Paul. Né à Tarse, en Cilicie, il a étudié, lui-même nous l'apprend (Act. xxii, 3), à Jérusalem, aux pieds du plus illustre rabbin pharisien de l'époque, aux pieds de Gamaliel : « J'ai été instruit, dit-il, soigneusement dans la loi de mes pères. » Il a été élevé pour devenir un rabbin lui-même. Cette éducation a fait de lui un raisonneur, non selon la méthode d'un Origène ou d'un Augustin, d'un es-

prit grec ou latin formé dans la tradition platonicienne, mais selon la méthode propre aux rabbins comme Hillel ou Gamaliel et dont nous avons maints spécimens, en dehors même des épîtres paulines, méthode de discussion faite d'analogies et non de déductions, d'analogies tirées des textes de l'Écriture et non de la pure raison, méthode qui n'est accessible qu'à des esprits nourris de l'Écriture et exercés à cette scolastique subtile. Voyez comme exemple le passage de l'Épître aux Romains (v, 12 et suiv.) où saint Paul expose la doctrine du péché originel. Quelle distance il y a d'une pareille discussion aux récits limpides, aux maximes, aux paraboles de l'évangile?

Mais combien l'on se tromperait à faire de saint Paul un pur géomètre! Qui croira que ces épîtres, dont des génies comme celui de saint Augustin ont eu peine à pénétrer le sens profond, aient été sans obscurité pour les Romains, les Corinthiens, les Éphésiens à qui saint Paul les adressa? Elles nous donnent de la prédication de saint Paul ce qui en était la pensée intime : un raccourci, quelquefois indiqué seulement, du système selon lequel il organisait la foi au Christ : mais sa prédication sûrement ne procédait pas ainsi. Et que la parole de l'apôtre ait dû se faire toute à tous, et que pour le plus grand nombre elle ait été une parole concrète et comme une leçon de faits, on n'en saurait douter.

Paul, missionnaire, va de ville en ville, « travaillant le jour et la nuit pour n'être à charge à aucun de ceux parmi lesquels il prêche l'évangile de Dieu » (I Thess. ii, 9). Dès les environs de l'an 37, il dut commencer son œuvre de missionnaire à Tarse, son pays (Act. ix, 30), puis à Antioche (xiii, 2) qui sera longtemps son église d'attache; vers 47, il évangélise les montagnards de Galatie; vers 52 il est en Macédoine, puis en Achaïe; vers 55-58 le voici de nouveau en Galatie, puis à Éphèse, puis en Macédoine, puis à Corinthe, d'où il revient à Jérusalem où il sera emprisonné. Lui-même, dès 57, dans sa seconde épître aux Corinthiens (xi, 23-33), résume ainsi ces vingt années de missions : « Serviteurs du Christ? Je le suis plus que quiconque : j'ai peiné plus que quiconque, et plus reçu de coups, et plus enduré de prisons, et affronté plus de fois la mort. Des juifs j'ai reçu cinq différentes fois les trente-neuf coups de fouet. Trois fois j'ai été battu de verges, une fois j'ai été lapidé, trois fois j'ai fait naufrage, j'ai passé une nuit et un jour au fond de la mer : des étapes et des étapes de route, des dangers et des dangers, et les rivières, et les voleurs, et les juifs, et les païens, et les cités, et les déserts, et la mer, et les faux frères : j'ai peiné et j'ai souffert, j'ai eu sommeil, j'ai eu faim, j'ai eu soif, j'ai jeûné, j'ai eu froid, j'ai été nu... Dieu, père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, béni soit-il dans

tous les siècles, sait que je ne mens pas!... »

Vous voyez là comme la pensée de saint Paul est capable de revêtir une forme qui n'a plus rien de scolastique, et comme aussi il ne craint pas de faire de son expérience la plus personnelle la justification de sa parole. Le même sentiment lui fait dire aux Galates (I, 13-16) : « Vous avez entendu, — et évidemment Paul pense aux récits qu'il leur a lui-même faits de sa conversion, — quelle fut ma conduite jadis dans le judaïsme, et que je persécutais l'Église de Dieu, et que je la ravageais, et que je me distinguais dans le judaïsme sur tous les hommes de mon âge et de ma race, par le zèle démesuré que j'avais pour les traditions de nos pères... », jusqu'au jour où Dieu a révélé son fils en moi, — le même sentiment le fait répéter des fois et des fois le récit de sa conversion. L'auteur des Actes ne se contente pas de rapporter l'épisode du chemin de Damas une fois à sa date (IX, 1-22) : mais ayant à deux reprises à donner un discours de Paul où par deux fois Paul raconte ce même épisode, notre auteur n'hésite pas à reproduire deux fois le récit même de Paul (XXII, 1-21 ; XXVI, 9-20), comme pour nous mieux faire comprendre la place qu'un tel récit tenait dans la prédication habituelle de l'apôtre.

Nous entendions dire naguère à un savant d'Allemagne, qui est en même temps le théologien

d'un christianisme plus que libéral : « Je connais la plainte de ces âmes qui se tournant vers Dieu lui disent : Si seulement tu déchirais le ciel et que nous puissions te contempler? » Et il ajoutait : « Pareille plainte n'est pas née de la foi profonde que décrit Paul, et elle tombe sous le reproche du Seigneur : *Nisi signa et prodigia videritis*... Nous serions bien à plaindre si notre foi n'avait pour fondement qu'une somme de faits particuliers dont l'histoire aurait à établir la vérité; seul un sophiste de notre corporation pourrait se faire fort de fournir une pareille démonstration... » On ne saurait se méprendre davantage sur la pensée de Paul : des faits particuliers, des miracles, pour dire le mot? Mais Paul ne fonde pas sa foi sur autre chose. Sa conversion est fondée sur la rencontre qu'il fait sur la route de Damas de Jésus ressuscité et vivant. De même il fondera la foi de ses convertis sur la résurrection de Jésus. Quand il arrive dans une cité nouvelle, Thessalonique par exemple, Paul n'aura pas deux discours : il rappellera aux Thessaloniciens comment, « ayant quitté les idoles, ils se sont convertis à Dieu pour servir le Dieu vivant et véritable et pour attendre son fils Jésus qu'il a ressuscité d'entre les morts et qui nous délivre de la colère à venir » (I Thess. i, 9-10). Les motifs qui ont conquis le monde païen à la foi en Jésus sont résumés par Paul en ces quelques mots.

Les grands raisonnements exégétiques ne sont pas faits pour les Grecs. La méthode qui les subjuguera est celle-ci : quitter les vaines idoles, se convertir au Dieu vivant et vrai, et attendre l'avènement de son royaume. Mais quel est le fondement de cette doctrine? Jésus ressuscité. Relisez le discours de Paul aux Athéniens, vous y verrez le développement de ce thème, toute l'apologétique de l'apôtre, comme elle est toute l'apologétique des Douze. Et n'est-ce pas déjà un abrégé d'évangile?

*
* *

Jusqu'ici toutefois le témoignage de saint Paul concernant le Sauveur ne dépasse pas les limites de l'expérience personnelle de Paul. Or Paul n'est pas un apôtre de la première heure, un galiléen qui ait été témoin de la vie de Jésus, depuis le Baptême jusqu'à l'Ascension, ou simplement un pharisien qui ait vu passer Jésus dans les rues de Jérusalem, ou qui l'ait interrogé sous les portiques du Temple, ou qui l'ait insulté dans sa passion. S'il se reproche d'avoir persécuté l'Église de Dieu, du moins n'a-t-il pas à se reprocher d'avoir dit un seul mot contre le Fils de l'homme vivant. Dès lors cette connaissance que saint Paul déclare avoir de Jésus est-elle une science dont la source serait dans

l'inspiration intérieure de l'apôtre, une science qui ferait de l'apôtre, non un témoin, comme Jean ou Pierre, mais un illuminé comme Étienne à son dernier moment?

Nous altérerions profondément la psychologie de saint Paul, comme de tant de saints, si, sous prétexte de les ramener à notre mesure, nous supprimions, ne la comprenant pas, cette union qu'à certaines heures de leur vie ils ont avec le monde invisible et divin, et qui est pour eux une source d'intelligence aussi bien que de décision. En 45, à Antioche, Paul se décide à aller conférer avec les apôtres à Jérusalem : pourquoi cette décision? Lui-même répond : « Une apocalypse », c'est-à-dire une révélation de Dieu en moi, me l'avait ordonné (GAL. II, 2). Maintes fois pareil phénomène se produit dans la vie mouvementée de l'apôtre (ACT. XVI, 6 et 9; XXII, 18; XXVII, 24). Il résume cette extraordinaire expérience en un passage de la seconde épître aux Corinthiens (XII, 1-10) : «... Je viens aux visions et aux apocalypses du Seigneur. Je connais un homme dans le Christ qui fut ravi il y a quatorze ans, — si ce fut avec son corps ou sans son corps, je ne sais, Dieu le sait, — qui fut ravi au troisième ciel. Et je sais que cet homme, — si ce fut avec son corps ou sans son corps, je ne ne sais, Dieu le sait, — fut ravi dans le paradis, et qu'il y entendit des

paroles ineffables, qu'il n'est pas permis à un homme de rapporter... Et de peur que la grandeur de ces apocalypses ne m'enorgueillit », etc. La question se pose de savoir si c'est par apocalypse que saint Paul connait Jésus : question de fait dont il faut chercher la réponse dans les faits.

*
* *

Trouverons-nous trace dans les épîtres de saint Paul d'un récit historique de la vie de Jésus?

Il est certain que le récit de la passion du Sauveur tenait dans la prédication de saint Paul une place de premier plan. Paul devait présenter ce récit avec ses détails les plus réels, comme dans une peinture, et s'appliquer à ce que ce récit fût vivant et saisissant. « Galates insensés, pouvait-il écrire à des chrétiens dont la conversion était son œuvre, qui donc vous a ainsi aveuglés, vous aux yeux de qui Jésus-Christ avait été dépeint crucifié » (GAL. III, 1)? On peut ainsi relever dans les épîtres de saint Paul des allusions à ces récits faits par lui des derniers jours du Sauveur.

La passion a été précédée de l'institution de l'eucharistie. Paul en connait les détails historiques. Le dernier repas de Jésus et de ses disciples a eu lieu « cette nuit où Jésus fut trahi », al-

lusion à la trahison de Judas et à la scène du jardin des Oliviers. Et voici en quels termes identiques à ceux du troisième évangile, saint Paul rapporte les paroles eucharistiques : « Le Seigneur Jésus, en cette nuit où il fut trahi, prit du pain et rendant grâces le rompit et dit : Ceci est mon corps, mon corps qui sera livré pour vous : faites ceci en mémoire de moi. Pareillement [il fit de] la coupe après le repas, disant : Cette coupe est le nouveau testament en mon sang : faites cela, toutes les fois que vous boirez, en mémoire de moi. Car toutes les fois quevous mangerez ce pain et que vous boirez à la coupe, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne... » (I Cor. xi, 23-26).

Mais, mieux encore que l'eucharistie, la croix. Le crucifiement de Jésus est le premier thème fondamental de l'enseignement de Paul. « Nous, nous annonçons le Christ crucifié, qui est un scandale aux yeux des Juifs et une folie aux yeux des Grecs » (I Cor. i, 23). J'ai jugé bon « de ne pas savoir autre chose parmi vous que Jésus Christ et crucifié » (ii, 2). A Dieu ne plaise « que je me glorifie d'autre chose que de la croix de mon Seigneur Jésus-Christ » (Gal. vi, 14) ! Il sait que Jésus a été crucifié sur l'ordre des « archontes de ce siècle », sur l'ordre des pouvoirs publics, dont aucun n'a su connaître le Christ : « S'ils avaient su, jamais ils n'auraient crucifié le Seigneur » (I Cor. ii, 8). Il

sait que Jésus a souffert sans révolte comme un serviteur qui obéit : « Il s'est anéanti lui-même en prenant la forme d'un esclave ;... il s'est humilié en se faisant obéissant jusqu'à la mort et la mort de la croix » (PHILI. II, 7-9, cf. ROM. V, 19). Cette mort sur la croix est une mort sanglante, puisque si Jésus a réconcilié toutes choses, s'il a pacifié tout ce qui est sur la terre et tout ce qui est dans le ciel, c'est « par le sang de sa croix » (COL. I, 20). Enfin cette mort est suivie de l'ensevelissement, et le baptême du chrétien est la figure même de l'ensevelissement de Jésus : « Nous avons été ensevelis avec Jésus » (ROM. VI, 4).

Mais ce Messie obéissant, crucifié, enseveli, est, pour Paul comme pour Pierre, le Christ fils de Dieu : cette conviction, chez Pierre comme chez Paul, dépend de la conviction qu'ils ont que Jésus est ressuscité. Cette résurrection est le second thème fondamental de l'enseignement de Paul : « Le Seigneur Jésus est ressuscité pour notre justification » (ROM. IV, 25). Le corps du Christ est mort sur la croix et l'humanité ancienne morte avec lui : le corps du Christ ressuscite et avec lui une humanité nouvelle, dont nous sommes (VII, 4), pain nouveau de la nouvelle pâque (I COR. V, 7-8). Ce dernier mot n'est-il pas une allusion transparente à la date même de la résurrection de Jésus?

Tous ces traits épars, saint Paul les ramasse en

un passage que je vous ai cité déjà et qui est d'une rare importance, car il est comme le résumé des récits que Paul devait faire de la passion et de la résurrection : « Je vous ai rapporté d'abord ce que j'ai recueilli, savoir que le Christ est mort pour nos péchés selon les Écritures, et qu'il a été enseveli, et qu'il est ressuscité le troisième jour selon les Écritures, et qu'il a été vu de Képhas, ensuite des Douze, ensuite de plus de cinq cents frères à la fois, dont la plupart vivent encore et dont quelques-uns sont morts, ensuite de Jacques, ensuite de tous les apôtres, et enfin du dernier de tous,... et c'est moi » (I Cor. xv, 3-8.)

Vous le voyez, la « foi profonde » de saint Paul avait pour fondement de son humaine certitude des faits particuliers, et quand il prêchait cette foi, il s'en rapportait moins à son témoignage personnel, se tenant pour le dernier de tous les apôtres, qu'au témoignage des autres apôtres à commencer par Képhas. Et c'est proprement la méthode évangélique.

*
* *

Nous voudrions savoir plus encore et si ces récits dont les épîtres de saint Paul portent la trace s'étendaient à des épisodes de la vie du Sauveur au-

tres que la passion; quelles traces ces mêmes épîtres gardent des discours de Jésus; et enfin si récits et discours ont appartenu à un évangile écrit, ou seulement à une tradition orale.

A la première question nous répondrons que les épîtres de saint Paul supposent que les chrétiens à qui elles sont adressées connaissent l'histoire de Jésus antérieure à sa passion, et que le caractère de cette histoire n'est pas différent de celui que les évangiles synoptiques ont fixé. Saint Paul presse les Corinthiens d'assister les pauvres : la raison qui doit les déterminer à être généreux est que « Notre-Seigneur Jésus-Christ qui était riche », — entendez dans le sein de son Père, — « a été pauvre pour nous, pour que nous fussions riches par sa pauvreté. » (II Cor. viii, 9.) Sans doute, cette pauvreté de Jésus doit être entendue au sens figuré : mais cette figure n'a de valeur que par le fait de la pauvreté matérielle dans laquelle Jésus a vécu. « Je vous conjure, dit Paul aux Corinthiens, par la douceur et l'humilité du Christ. » (II Cor. x, 1). Le Christ est « celui qui ne connaissait pas le péché » (II Cor. v, 21). Dans des traits de ce genre, à peine indiqués, apparaissent les traits si bien marqués dans nos trois évangiles de la physionomie de Jésus : physionomie idéale, mais historique, car ce Jésus, en même temps qu'il est le Fils de Dieu envoyé au moment où la plénitude du temps est

venue, est un homme qui a eu une femme pour mère (GAL. IV, 4) : il est juif de race et il s'est soumis à la loi de Moïse (*ibid.*). Nous voudrions que Paul nous parle des miracles de Jésus, comme il nous parle des miracles des apôtres (II COR. XII, 12) et des miracles qu'il a lui-même accomplis. Mais, à en juger par les épîtres, et elles sont une bien minime part de la prédication de l'apôtre, il semble qu'il n'attache pas à ces souvenirs le prix que les évangélistes y attachent. « Les Juifs demandent des signes et les Grecs des raisons, et nous vous prêchons le Christ crucifié » (I COR. I, 22-23). La passion est, aux yeux de Paul, le centre et comme le tout de la vie du Christ.

A la seconde question : qu'est-ce que les épîtres de saint Paul doivent aux discours de Jésus? nous pouvons répondre plus explicitement. Nous avons vu, en effet, citer par saint Paul les paroles de l'institution de l'eucharistie dans les mêmes termes que nos évangiles. En d'autres passages, il invoque les préceptes du Seigneur, comme des préceptes d'une teneur définie et que les apôtres connaissent plus exactement que les fidèles. Les Corinthiens lui ont demandé ce qu'il faut penser du mariage. Paul répond : « Pour les vierges, je n'ai point de commandement du Seigneur » (I COR. VII, 25). Pour les personnes mariées, « ce n'est pas moi, mais le Seigneur qui leur fait ce commande-

ment: que la femme ne se sépare point d'avec son mari » (VII, 10). Or le précepte de l'indissolubilité du mariage est un précepte que les trois évangiles synoptiques rapportent au nombre des maximes de Jésus. Ailleurs (IX, 14) saint Paul exprime cette règle que les églises doivent subvenir aux frais de l'apostolat : « Ainsi, dit-il, le Seigneur a ordonné à ceux qui annoncent l'Évangile, de vivre de l'Évangile. » Or ce précepte, que le disciple peut manger et boire dans la maison qu'il évangélise, puisque l'ouvrier a droit à sa paye, est un précepte que nous retrouvons chez Mathieu (x, 10) et chez Luc (x, 7).

Paul a pu être peu curieux des miracles du Maître; du moins il a été attentif à recueillir ses paroles, si nous en jugeons par le goût qu'il avait de les citer ou de les rappeler. Dans son allocution aux presbytres de Milet, Paul termine en les exhortant à la générosité et au désintéressement : « Vous surtout, vous savez que ces mains ont fourni à tout ce qui nous était nécessaire, à moi et à mes compagnons : en tout je vous ai montré qu'il faut que les ouvriers [de l'Évangile] se souviennent des paroles du Seigneur Jésus et qu'il disait : Heureux bien plus est-on à donner qu'à prendre » (ACT. XX, 34-35). Et cette maxime est comme un fragment oublié par les évangélistes du sermon sur la montagne. — « Bénissez ceux qui vous persécutent, bénissez et ne

maudissez pas », écrit Paul aux Romains (XVI, 14) : et cette maxime est une adaptation d'un verset du sermon sur la montagne : « On vous disait : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi : et moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à qui vous hait, priez pour qui vous persécute et vous calomnie » (MAT. V, 43-44).—Lorsque Paul écrit aux Thessaloniciens : « Le jour du Seigneur viendra comme un voleur, la nuit » (I THESS. V, 2) : pour conclure « : Donc ne dormons pas, comme les autres, mais veillons et soyons sobres » (V, 6) : comment ne pas penser à la parole de Jésus : « Veillez donc, parce que vous ne savez à quelle heure votre Seigneur viendra : si le père de famille savait à quelle heure [de la nuit] le voleur doit venir, il veillerait » (MAT. XXIV, 42-43) ?

Dirons-nous que saint Paul avait en mains cet évangile primitif « hébreu » où Matthieu et Luc et même Marc ont puisé? Bien des critiques le pensent, et nous voudrions avoir une bonne preuve pour le penser avec eux, mais il nous semble que cette bonne preuve n'est pas faite encore.

*
* *

En toute hypothèse, que Paul ait eu en mains l'évangile primitif hébreu, les *Dits du Seigneur*,

ou une tradition non écrite, d'ailleurs conforme à ces *Dits du Seigneur*, — cet évangile de Paul n'en dépend pas moins du témoignage des Douze, source de toute tradition et de tout évangile. Faisons aussi grande qu'il convient la part de l'inspiration personnelle dans la pensée de Paul : — aucun autre n'est plus que lui profondément entré dans l'interprétation du mystère de la croix, et c'est le don propre que Dieu lui a fait, comme Dieu avait fait aux autres apôtres le don de comprendre et de rapporter les simples récits et les simples paroles; — l'inspiration personnelle de Paul n'en sera pas moins complémentaire. Elle suppose l'évangile de la première heure.

Mais pour Paul, comme pour Étienne, cet évangile de la première heure est, avant tout, une donnée et Jésus un principe. Et c'est en cela que l'esprit helléniste se différencie de l'esprit « hébreu », et les discours de Paul et d'Étienne des paraboles galiléennes et des récits galiléens.

CINQUIEME LEÇON

Jérusalem et Éphèse sont les deux cités évangéliques. A la première nous devons la tradition fixée par les Synoptiques, à la seconde l'évangile selon saint Jean. Entre la tradition des Synoptiques et l'évangile de Jean, il y a des différences qui peuvent en partie s'expliquer par des différences de milieu et de moment, de vocation et d'inspiration, qu'il importe d'analyser avec soin pour mieux comprendre aussi bien les Synoptiques que saint Jean.

*
* *

Éphèse était un des ports les plus commerçants de la Méditerranée grecque. Elle était à l'Asie Mineure ce qu'Antioche était à la Syrie, Corinthe à la Grèce, Alexandrie à l'Égypte. Les « marchands de la terre » dont parle l'Apocalypse (XVIII, 9-24), ceux qui trafiquent de l'or, de l'argent, des perles, de la soie, de la pourpre, des bois odoriférants,

de l'ivoire, des parfums, du vin, de l'huile, du blé, des brebis, des chevaux, des esclaves et même « des âmes des hommes » ; et, avec les « marchands de la terre », tous les pilotes, tous ceux qui naviguent, tous les bateliers, tous ceux qui « travaillent la mer », tous ceux « qui ont des vaisseaux en mer », tout ce monde actif et bruyant, l'auteur de l'Apocalypse avait pu le voir aller et venir sur le port et dans les rues d'Éphèse. Ce n'était plus, comme à Jérusalem, un lent mouvement de prêtres et de pèlerins juifs, mais une infinie activité de Grecs, de Syriens, de Romains, de Juifs, une fourmilière de levantins de tout accent affairés autour de tous les trafics et de tous les métiers.

Au nombre de ces « marchands de la terre » que les navires débarquaient quotidiennement dans le port d'Éphèse, on vit un jour arriver deux juifs, un homme et une femme tous deux ouvriers : ils étaient tapissiers ou fabricants de tentes. Le mari s'appelait Aquila et la femme Priscille. Ils étaient bien l'indice de cette perpétuelle circulation dans laquelle vivaient les juiveries du monde gréco-romain. Originaires de la province de Pont, ils s'étaient trouvés à Rome en 51, au moment où l'empereur Claude en chassait les Juifs sous prétexte qu'ils faisaient du tumulte à l'instigation d'un certain *Chrestus*, comme le rapporte Suétone. Aquila et sa femme avaient passé à Corinthe. C'est à eux

que Paul, tapissier comme eux, avait demandé l'hospitalité, en 53, lors de son premier séjour à Corinthe. En 54, ils avaient quitté Corinthe en même temps que Paul, et, tandis que l'apôtre gagnait Antioche, ils s'étaient arrêtés à Éphèse.

Aquila et Priscille trouvèrent à Éphèse des missionnaires et des fidèles de leur foi. Si vous vous rappelez ce que nous vous disions dans notre première leçon de ces juifs hellénistes, que nous vîmes apparaître dans l'église de Jérusalem, vous reconnaîtrez aisément que ces missionnaires et ces fidèles d'Éphèse étaient de ces hellénistes instruits et discuteurs, mais capables de trouver dans leur éducation juive libérale le goût des idées nouvelles et des conciliations décevantes. Et donc en 54, il y avait à Éphèse des chrétiens, des « disciples » disent les Actes (XIX, 1), des disciples qui n'avaient reçu que le baptême de Jean et qui ne connaissaient pas le Saint-Esprit.

Ils avaient été évangélisés par des hellénistes qui leur avaient prêché ce christianisme incomplet. Et Apollos était un de ces hellénistes. Aquila et Priscille, à leur arrivée à Éphèse, s'étant rendus à la Synagogue, y entendirent Apollos « parler avec assurance » (ACT. XVIII, 26) : il ne semble pas que cette prédication scandalisât les juifs hellénistes qui l'entendaient, comme si elle n'eût rien contenu de révolutionnaire. Ce fait est très singulier, car vous

vous rappelez combien il en avait été autrement de la prédication de saint Étienne aux hellénistes des synagogues de Jérusalem! Cet Apollos, un alexandrin, était éloquent et puissant dans la science des Écritures. Il connaissait Jésus et « enseignait exactement ce qui concernait Jésus ». Les Actes ajoutent qu'il avait été « instruit de la voie du Seigneur », et qu'il avait un zèle ardent, mais qu'il ne connaissait que le baptême de Jean. Aquila et Priscille se rapprochèrent de lui et s'appliquèrent à lui « exposer plus exactement la voie du Seigneur » (Act. xviii, 26). Le fait de ne connaître que le baptême de Jean, c'est-à-dire le baptême de la pénitence personnelle, prouve que ces premiers convertis d'Éphèse n'avaient point la notion du mystère de la croix, ou que, par condescendance pour les juifs que ce mystère révoltait, leur libéralisme s'était accommodé d'un christianisme évidemment très différent de celui de saint Paul et des apôtres.

Un an plus tard, en 55*, Paul, de retour d'Antioche, rejoignait Aquila et Priscille à Éphèse. Sa mission y devait durer plus de trois années. Ce fut une des plus pénibles missions de l'apôtre. Il fait allusion d'un mot à ces difficultés, dans sa première épître aux Corinthiens, écrite d'Éphèse en 58 : « Une porte s'est ouverte à moi grande et pleine de promesses, mais les adversaires sont nombreux » (xvi, 9). Ce mot n'est prononcé par Paul que sur

la fin de son séjour à Éphèse, et si cette porte s'est ouverte, c'est donc que longtemps elle fut fermée? D'autre part l'auteur des Actes (XIX, 8-9) témoigne que l'apôtre n'avait été reçu dans la synagogue des juifs que pendant les trois premiers mois de son séjour à Éphèse; que, passé ce temps, les juifs ne l'avaient plus voulu entendre et qu'il s'était alors établi dans une sorte d'école appartenant à un Grec du nom de Tyrannos. Il y a lieu de croire que c'est là-même qu'il avait rencontré ces « adversaires nombreux » auxquels son épître fait allusion. Et lorsque, après tant de mois de prédication quotidienne, il sentait l'ouverture se faire et des promesses s'annoncer, une soudaine tribulation, dont le livre des Actes a noté seulement les épisodes publics, vint mettre un terme prématuré à cette mission de l'apôtre. — Vous connaissez le récit des Actes (XIX, 23-40). Il y est question d'une émeute populaire provoquée par les argentiers du temple d'Artémis. Mais le récit très coloré et vivant du livre des Actes ne dit certainement pas tout. Saint Paul, qui écrit ses épîtres dans l'émotion même de l'action, en laisse deviner bien davantage dans cette phrase écrite aux Corinthiens (II COR. I, 8-9), au lendemain de sa sortie d'Éphèse : « Nous ne voulons pas que vous ignoriez, mes frères, la tribulation qui nous est survenue en Asie et qui a été excessive à ce point que nous en avons été accablés au-des-

sus de nos forces et que nous en étions dégoûtés de vivre : ç'a été comme une mort intérieure, afin que nous en eussions plus de confiance, non point en nous, mais en Dieu qui ressuscite les morts. » Dans cette plainte douloureuse de l'apôtre retentit, non pas le souvenir de l'émeute d'Éphèse, — saint Paul avait connu bien d'autres périls et de plus graves, — mais la déception d'une espérance trahie : la porte qui s'était un instant ouverte, grande et pleine de promesse, s'était sans doute refermée sous la poussée des adversaires nombreux.

L'œuvre de Paul à Éphèse avait été ruinée par les oppositions d'un parti juif que Paul cette même année 58 retrouvera à Jérusalem animé plus encore contre lui. Sept jours après son arrivée à Jérusalem, comme il est dans le Temple, voici qu'il est assailli, par qui? par « des juifs d'Asie », qui se saisissent de lui en criant : « Au secours, Israélites, voici l'homme qui partout prêche contre le peuple et la loi et le temple » (Act. xxi, 28). Ces forcenés sont les adversaires éphésiens de l'apôtre, ceux qui ont entravé sa mission à Éphèse et qui ont sans doute détourné de lui une part de ses premiers convertis.

*
* *

Ces souvenirs seraient toute l'histoire de l'Église

naissante à Éphèse, si nous n'étions assurés que l'Asie recueillit des apôtres et des disciples de la première heure, émigrés de Jérusalem, et de Judée sans doute aux environs de 70, et dont longtemps encore après on montrait les tombes vénérées : en première ligne à Éphèse la tombe de saint Jean.

A la fin du IIe siècle, Polycrate, évêque d'Éphèse, eut à défendre l'usage liturgique particulier de son Eglise contre les règles d'unité que le pape Victor voulait faire et fit prévaloir. Le pape avait sans doute revendiqué l'autorité que conférait à l'usage de l'Église romaine le fait que cette Église avait eu pour fondateurs deux apôtres, Pierre et Paul, et il avait sans doute rappelé que les tombeaux de ces deux apôtres se voyaient à Rome même : ces deux tombeaux étaient l'attestation de l'origine apostolique de la tradition romaine. L'évêque d'Éphèse répondit à l'évêque de Rome : « Et en Asie aussi sont enterrés de grands *Éléments*, qui ressusciteront au dernier jour quand paraîtra le Seigneur : Philippe, l'un des douze apôtres, est enterré à Hiérapolis, et auprès de lui deux de ses filles, tandis que la troisième est enterrée à Éphèse : et Jean, celui qui reposa sur la poitrine du Seigneur... et qui a été témoin et didascale, est enterré à Éphèse ». Quelques années plus tôt que Polycrate, Papias témoignait de même que Hiérapolis avait été la résidence dernière de l'apôtre Philippe et de

ses filles, et qu'Éphèse possédait le tombeau de l'apôtre Jean.

Au IVe et au Ve siècle l'usage s'est introduit d'exhumer les corps des saints, de les distribuer en reliques, de les disséminer aux quatre vents de la terre : mais chose pareille ne se fût point faite aux trois premiers siècles où une tombe était une chose sacrée et intangible. Et comme la liturgie du culte des saints n'existait pas dans les formes où elle devait se développer plus tard, une tombe, comme celles de Pierre et de Paul à Rome, comme celle de Philippe à Hiérapolis, comme celle de Jean à Éphèse, était un monument qu'on ne pouvait avoir ni l'occasion, ni la pensée de supposer. Nous ignorons ce qu'il advint dans la suite de la tombe de l'apôtre Philippe; mais pour celle de saint Jean, elle fut longtemps célèbre. « Les tombes de Pierre, de Paul, de Jean et de Thomas sont bien connues, et l'on n'en connaît pas d'autres de personnages [évangéliques] », disait saint Jean Chrysostome à la fin du IVe siècle. En 431, quand se réunit à Éphèse le troisième concile général, un contemporain nous montre les évêques arrivant à Éphèse, visitant toutes les tombes de martyrs que l'on vénérait à Éphèse, mais surtout « la tombe du trois fois heureux Jean le théologien et l'évangéliste ». Elle était située hors des murs d'Éphèse, sur les pentes incultes et rocailleuses d'un plateau qui dominait la grande

ville. Dès longtemps un petit oratoire avait été élevé là, que la dévotion d'empereurs comme Justin et Justinien avait doté de propriétés et de colons, dont on retrouve la trace dans des inscriptions grecques du VI[e] siècle. Justinien fit plus encore et transforma ce qui n'était jusque-là qu'un sanctuaire, en une somptueuse basilique. Sur ses ordres l'ancien *euktérion* fut démoli de fond en comble, et l'on construisit une église « vaste et splendide sur le modèle de l'église des Saints-Apôtres » à Constantinople, ainsi que le rapporte l'historien des magnificences de Justinien, Procope.

*
* *

La venue de saint Jean en Asie est attestée par un autre monument, l'Apocalypse. Ne comptez pas que je vous donne la clé de l'histoire et du sens de ce livre énigmatique. La science ne l'a pas encore découverte, et elle a tant de fois cru illusoirement l'avoir trouvée, que l'on devient très timide à rapporter les plus vraisemblables de ses hypothèses. Contentons-nous de quelques aperçus qui, sans éclaircir le mystère, le circonscriront cependant et seront au moins autant de données positives à retenir.

Premièrement, l'Apocalypse est un spécimen

d'une prédication qui a été très commune dans l'Église naissante aux environs des années 40-80. Une action surnaturelle de l'Esprit-Saint produisait dans l'âme d'un apôtre comme saint Paul ces illuminations d'intelligence ou ces décisions que je vous signalais dans notre dernière conférence, illuminations et décisions parfois ineffables ou abstraites, capables aussi de revêtir des expressions imagées et vivantes, et d'être de véritables visions. Vous connaîtriez mieux les phénomènes que cette même action surnaturelle de l'Esprit-Saint a suscitées dans la vie intérieure de nos grands mystiques, vous comprendriez cette expérience qui fut celle de saint Paul et qui lui fut commune avec tant d'autres « saints » de l'Église naissante. Vers 44, on voit dans les Actes (xi, 27) mentionner des prophètes chrétiens qui arrivent à Antioche venant de Jérusalem. Ces mêmes Actes (xiii, 1) parlent, vers 45, de prophètes chrétiens nombreux à Antioche. Il y a aussi des prophétesses. En 58, Paul passant à Césarée, est descendu chez l'*évangéliste* Philippe, dont l'auteur des Actes (xxi, 9) nous apprend qu'il a quatre filles, dont aucune n'est mariée, et qui toutes quatre sont prophétesses : ce sont elles que vous avez vues mourir en Asie, à Éphèse et à Hiérapolis. Cette même année 58, Paul a trouvé des prophètes et des prophétesses à Corinthe, et en si grand nombre qu'il a senti l'urgence de ré-

gler les manifestations de leurs inspirations, parfois tumultueuses. Il prescrit aux femmes de se taire dans l'assemblée des fidèles; il ne permet aux prophètes de se faire entendre que l'un après l'autre; il ne veut pas qu'il y ait plus de deux ou trois prophètes qui prennent la parole à chaque assemblée pour communiquer chacun son *apocalypse*. Car *apocalypse* est le nom que saint Paul donne aux discours des prophètes (I Cor. xiv, 26).

L'Apocalypse johannine n'est donc point une expression isolée de la conscience chrétienne, et c'est une première donnée historique. L'Apocalypse est de plus une œuvre composite. On y peut distinguer des sections indépendantes les unes des autres : en tête, une épître adressée à sept églises (i-iii), à la fin une vision de la Jérusalem céleste (xxi-xxii), entre ces deux sections une suite de visions dont la plus pénétrante ingéniosité n'arrive pas à découvrir l'unité ni de sujet, ni de symbole, ni même de date. Il semble bien que la vision du Temple avec son autel et son parvis (xi, 1-13) est la vision d'un prophète qui voit Jérusalem debout encore, et qui par conséquent écrit avant l'an 70. Il est aussi certain que la vision où se découvre au prophète cette vaste assemblée de 144.000 serviteurs de Dieu pris à toutes les tribus des enfants d'Israël, et de la grande et innombrable multitude de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute

langue debout devant le trône et devant l'Agneau (VII, 1-17), est d'une inspiration sensiblement différente de la précédente et fait allusion à la persécution néronienne : c'est une vision postérieure, mais de peu, à l'an 64. D'autre part la vision de la Jérusalem céleste (XXI-XXII) suppose invinciblement que la Jérusalem de David n'existe plus et que son privilège est aboli : ce qui nous renvoie à une date postérieure à 70. Que conclure, sinon que nous avons dans l'Apocalypse, non pas une apocalypse, mais un recueil d'apocalypses, dont les plus anciennes expriment l'émotion que la persécution néronienne d'abord et la disparition de Jérusalem ensuite put susciter dans l'âme d'un disciple de Jésus-Christ, sans toutefois que cette conclusion nous interdise de croire que ce recueil ait été fixé et pour ainsi dire scellé à la date traditionnelle que nous nous plaisons, avec M. Harnack, à lui assigner, 95 environ.

Voici une troisième donnée historique : notre prophète est un chrétien « hébreu » de race et d'éducation. Il est familiarisé avec l'Ancien Testament, surtout avec la littérature des prophètes comme Ezéchiel et Daniel ; il sait l'hébreu, et le grec incorrect qu'il écrit est tout pétri d'hébraïsmes. Mais il est détaché de cette fidélité étroite aux traditions judaïques que l'ombre du Temple entretint longtemps dans les églises de Judée : l'hu-

manité lui apparaît comme un seul peuple où les tribus d'Israël, représentées par ceux de leurs enfants qui ont reçu le sceau du Christ, n'ont plus qu'une préséance d'honneur; les juifs rebelles à la foi sont la synagogue de Satan. Jérusalem est devenue un souvenir, une figure de la Jérusalem future. Les yeux du prophète se lèvent vers cette cité idéale, où il n'y a pas de Temple, parce que le Seigneur Dieu et l'Agneau en est le Temple (XXI, 22). Et il entend une grande voix qui descend du trône et qui dit : « Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes. » Et celui qui était assis sur le trône dit : « Tout est accompli, je suis l'*Alpha* et l'*Oméga,* le commencement et la fin : à celui qui a soif je donnerai à boire de la source de l'eau de la vie » (XXI, 3-6). Nous sommes bien loin des récits des Synoptiques; nous sommes dans le symbolisme le plus éclatant, parfois le plus violent, qui se puisse imaginer; mais notre prophète n'est pas un prophète qui se détache de la tradition des apôtres. Et de même qu'il connaît Jésus crucifié et ressuscité, « le premier né d'entre les morts », celui qui « nous a délivré de nos péchés par son sang » (I, 5), de même il sait que les apôtres sont les prémices du peuple nouveau, il voit leurs douze noms écrits sur les fondements de la Jérusalem céleste : « Le mur de la cité avait douze fondements, et sur ces douze étaient les noms des douze apôtres de l'Agneau » (XXI, 14).

Quatrième donnée historique. Il y a plus de traits communs entre l'Apocalypse et l'Évangile de saint Jean qu'avec aucun livre du Nouveau Testament. Cette « source de l'eau de la vie », c'est celle que, dans l'évangile de Jean, Jésus a promise à la Samaritaine. Mieux encore, le Messie vainqueur porte un nom dans l'Apocalypse, celui-là même que l'évangile de Jean applique à Jésus-Christ, le nom de « Verbe de Dieu » (xix, 13). Rien n'est si hardi que d'être conservateur! « Je professe cette hérésie critique qui attribue l'Apocalypse et le [quatrième] évangile à un même auteur », écrivait récemment M. Harnack. Puisse l'initiative de M. Harnack nous défendre, nous critiques ecclésiastiques, du reproche de réaction, lorsque nous affirmons que l'auteur qui a signé l'Apocalypse est l'auteur du quatrième évangile.

Ce qui est sûr, c'est que le livre de l'Apocalypse se réclame de l'apôtre Jean. Le titre même nous annonce « l'apocalypse de Jésus-Christ que Dieu a donnée à montrer à ses serviteurs et qu'il a manifestée par le moyen de son ange à son serviteur Jean ». Qui est ce Jean? L'auteur le dit lui-même : « Celui qui a attesté le discours de Dieu et le témoignage de Jésus-Christ, tout ce qu'il a vu » (Apoc. i, 1-2). C'est Jean, l'apôtre Jean, qui rend témoignage à la prophétie de ce prophète. — Et ce qui est sûr aussi, c'est que le livre de l'Apocalypse a été publié

en Asie pour les églises d'Asie. Il débute par une sorte d'encyclique aux sept églises d'Asie : Éphèse, Smyrne, Pergame, Thyatire, Sardes, Philadelphie, Laodicée. L'auteur de cette épître connaît chacune de ces sept églises. Il sait que l'église d'Éphèse a repoussé de faux apôtres, qu'elle a souffert pour le nom de Jésus-Christ, mais qu'elle est déchue de sa première charité. Il sait que Smyrne est dans l'affliction et dans la pauvreté, persécutée par « ceux qui se disent juifs ». Il sait que Pergame a vu tuer un de ses fidèles, Antipas. Il sait qu'il y a à Thyatire une prophétesse que Dieu va frapper. Et ainsi des autres. L'auteur de cette épître connaît donc de bien près ces sept églises d'Asie. S'il leur écrit, c'est donc qu'il n'est pas au milieu d'elles, pour un temps. Et n'est-ce pas ainsi que l'on comprendrait que leur écrivit saint Jean, au moment où, relégué à Patmos, dans le feu d'une persécution comme pourrait être celle de Domitien, il devait sentir le devoir de rappeler à ses fidèles, en des termes dont quelques-uns leur étaient sans doute connus, les épreuves et les tribulations des années écoulées, les menaces toujours présentes, et les consolations seules véritables de la Jérusalem à venir?

*
* *

Saint Jean vécut à Éphèse ses dernières années, dont le souvenir s'est transformé en légendes miséricordieuses et solennelles. Il fut le vieillard dont la prédication ne consistait plus qu'à répéter : Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres, c'est là ce que le Seigneur commande, et pourvu qu'on le fasse, il ne faut rien davantage. Et il fut le vieillard auguste comme un pontife; on voulut qu'il ait porté sur le front le *pétalon* ou lame d'or insigne du grand prêtre de Jérusalem. Comme ses jours se prolongeaient dans cette blanche vieillesse, on disait qu'il ne mourrait pas, et que, les apôtres ayant l'un après l'autre disparu, lui seul resterait, immortel, jusqu'au retour du Maître. On raconta, et saint Augustin a pris la peine de réfuter cette légende, que saint Jean en effet n'était pas mort. Éphèse est la patrie des sept dormants! Il avait fait creuser sa tombe sous ses yeux, par ses disciples, hors des murs d'Éphèse, sur la hauteur qui domine la grande cité, un soir : il y était descendu vivant, et, après avoir embrassé ses disciples, il avait ramené le suaire sur sa tête, comme un homme qui va dormir. Au quatrième siècle les pèlerins s'imaginaient entendre le mouvement

tranquille de la respiration de l'apôtre endormi.

Je feuilletais, ces derniers jours, le récit d'un voyage aux ruines d'Éphèse. Un plan indiquait la topographie de ce terrain tourmenté, l'enceinte compliquée des murs, les vestiges des deux antiquités, la païenne et la chrétienne; ici le temple d'Artémis, le Sérapéum, le Stade, le Théâtre, l'Agora; là cette curieuse basilique chrétienne, la « Double-Église », l'ancienne cathédrale où se tint le concile d'Éphèse; puis en dehors des murs, à l'orient, au delà du temple d'Artémis, sur la hauteur où se dresse une mosquée, au milieu de décombres et de broussailles, l'emplacement de la basilique de saint Jean. Emplacement désolé, où rien ne subsiste plus de la basilique que des débris, les bases de quatre énormes pilastres de briques et un mur de soutènement, débris écroulés en une irréparable ruine. Une main pieuse avait ramassé quelques marbres et au milieu des ruines relevé une petite chapelle : voici une dizaine d'années que cette petite chapelle a été brûlée : il en reste quatre murs sans toiture et une dalle posée sur un chapiteau en guise d'autel (1). Plus pieuse que la terre qui indifféremment fait fleurir les mêmes acanthes sur toutes ces ruines païennes et chrétiennes, la mémoire des hommes ne connaît qu'un nom pour les dési-

(1) E. Le Camus, *Les sept églises de l'Apocalypse* (Paris 1896), p. 122 et suiv.

gner toutes, celui d'Aia-Solouk, le nom moderne d'Éphèse, où l'on devine la mutilation du vocable *Hagia Theologou*, la « sainte sépulture de Jean le Théologien ».

SIXIÈME LEÇON

Dans cette sixième et dernière leçon, je voudrais vous parler de l'évangile qui porte le nom de Jean : — Quelles raisons avons-nous de l'attribuer à l'apôtre saint Jean? Quels indices historiques peut-il donner sur le milieu où il fut composé? Qu'ajoute-t-il à la tradition des Synoptiques? — Telles seront les trois questions auxquelles je m'efforcerai de répondre aussi brièvement et aussi nettement que possible.

*
* *

Voici ce qu'écrivait saint Irénée, dans les dernières années du deuxième siècle, à un prêtre originaire comme lui d'Asie, de Smyrne sans doute, mais égaré pour l'heure dans les erreurs du gnosticisme : « Ces opinions ne sont pas celles que te transmirent les anciens qui nous ont précédés et qui avaient connu les apôtres. Je me souviens que, quand j'étais enfant, dans l'Asie inférieure où tu brillais

alors par ton emploi à la cour, je t'ai vu près de Polycarpe, cherchant à acquérir son estime. Je me souviens mieux des choses d'alors que de ce qui est arrivé depuis, car ce que nous avons appris dans l'enfance croît avec l'âme, s'identifie avec elle ; si bien que je pourrais dire l'endroit où le bienheureux Polycarpe s'asseyait pour causer, sa démarche, ses habitudes, sa façon de vivre, les traits de son corps, sa manière d'entretenir l'assistance, comment il racontait la familiarité qu'il avait eue avec Jean et avec les autres qui avaient vu le Seigneur. Et ce qu'il leur avait entendu dire sur le Seigneur et sur ses miracles, et sur sa doctrine, Polycarpe *le rapportait, comme l'ayant reçu des témoins oculaires du Verbe de vie*, le tout conforme aux Écritures. Ces choses, grâce à la bonté de Dieu, je les écoutais dès lors avec application, *les consignant non sur le papier mais dans mon cœur*, et toujours, grâce à Dieu, je les recorde authentiquement. Et je peux attester, en présence de Dieu, que si ce bienheureux et apostolique vieillard eut entendu quelque chose de semblable à tes doctrines, il aurait bouché ses oreilles et se serait écrié selon sa coutume : « O bon Dieu, à quels temps m'as-tu réservé pour que je doive supporter de tels discours ! » et il eût pris la fuite de l'endroit où il les aurait ouïs. »

De cette page charmante et émue, il faut retenir que saint Irénée avait été en sa jeunesse, c'est-à-

dire entre 140 et 150, le disciple de l'évêque de Smyrne, martyrisé en 155, saint Polycarpe, et qu'il se rappelait quelles relations personnelles saint Polycarpe avait eues avec saint Jean et « avec les autres qui avaient vu le Seigneur », « les témoins oculaires du Verbe de vie ». Polycarpe avait donc rencontré en Asie des chrétiens qui étaient de ceux « qui avaient vu le Seigneur », mais de ces « témoins » le seul qu'il nommât, le plus grand, était Jean. Ce même Irénée, dont les souvenirs se rattachent à ceux de Polycarpe, rapporte ailleurs que « Jean, le disciple du Seigneur, celui qui reposa sur la poitrine du Maître, donna son évangile à Éphèse d'Asie où il demeurait ». D'autre part, on trouve des traces de l'existence de cet évangile selon saint Jean bien antérieures à la fin du deuxième siècle. Des écrivains chrétiens le connaissent qui ont écrit vers 150, comme saint Justin à Rome, comme Tatien à Rome, comme Hermas à Rome, comme Hérakléon à Rome, comme Papias en Asie. Il circulait donc, dès la première moitié du deuxième siècle, un évangile que l'on attribuait à l'apôtre Jean. Mais faut-il dire l'apôtre Jean ou l'école de l'apôtre Jean?

Ce que nous avons dit de la personnalité de saint Pierre, et combien elle fait empreinte sur l'évangile selon saint Marc, on peut le dire plus fortement de la personnalité de saint Jean sur le quatrième évangile. Fidèle à la discrétion des premiers évangélis-

tes, l'auteur du quatrième évangile a voulu rester anonyme. Mais il parle d'un « disciple que Jésus aimait » (XIII, 23; XIX, 26; XX, 2; XXI, 7, 20). Et ce disciple est un des Douze (VI, 67; XX, 24). Or notre évangile cite le nom des apôtres à l'exception d'un seul, qui est Jean. « Le disciple que Jésus aimait » est donc une périphrase qui désigne Jean par ce qui fut au milieu des Douze sa distinctive prérogative. Cette prérogative est même si marquée par l'écrivain que l'on s'est demandé si cet écrivain était Jean lui-même, y ayant quelque délicatesse à supposer que Jean ait avec cette insistance exprimé la prédilection dont le divin Maître l'honora. De même lorsque cet écrivain écrit : « Celui qui a vu [le côté de Jésus percé d'une lance] en rend témoignage, et son témoignage est véritable, il sait qu'il dit vrai, afin que vous croyiez aussi » (XIX, 35) : sûrement Celui qui a vu est Jean, mais on s'est demandé si Jean peut s'être rendu à lui-même ce témoignage de véracité? De même, au dernier chapitre de notre évangile, en cette scène où Jésus révèle à Pierre et à Jean la mission et la destinée qui les attend, à Pierre d'être le pasteur des agneaux et des brebis, puis un jour d'être mené où il ne voudrait pas, — « marquant ainsi de quelle mort il doit glorifier Dieu », — au « disciple que Jésus aimait et qui pendant la cène s'était reposé sur son sein », de « de-

meurer » jusqu'à ce que le Maître vienne, — notre évangéliste ajoute : « Les frères en prirent occasion de croire que ce disciple ne mourrait pas. Mais Jésus n'avait pas dit : Il ne meurt pas, mais je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne... C'est ce même disciple qui rend témoignage de ces choses et qui a écrit ceci et nous savons que son témoignage est véritable » (xxi, 24). On en vient, dis-je, à se demander si Jean peut écrire de lui-même : « Nous savons que son témoignage est véritable ». M. de Weizsäcker estime qu'une allégation de cette sorte ne peut émaner que d'un disciple de Jean, qu'elle ne saurait avoir été prononcée par Jean lui-même, et que cela est évident.

Oui, mais à une condition difficile, qui sera d'oublier que la psychologie de l'apôtre n'est point la psychologie commune. Il y a comme deux personnes en sa conscience : sa personne et la personne de l'Esprit. Un apôtre qui a l'Esprit de Dieu peut écrire : « Je dis la vérité, je ne mens pas, ma conscience m'en rend témoignage dans l'Esprit-Saint ». Cette hardie parole n'est pas de Jean, elle est de saint Paul (Rom. ix, 1), lequel ne fit pas écrire l'Épitre aux Romains par ses disciples. Un apôtre pourrait s'approprier ce que Jésus, dans le quatrième évangile, dit de lui-même : « Mon témoignage est véritable parce que je ne suis pas seul, mais moi et celui qui m'a envoyé » (Jo. viii,

16). Et c'est dans ce sens que le disciple que Jésus aimait peut écrire : « Celui qui a vu en rend témoignage et son témoignage est véritable. » Nous ne nous contenterons donc pas de dire, avec M. de Weizsäcker, que l'auteur du quatrième évangile était sûrement en situation de se réclamer du nom de l'apôtre Jean ; que la matière du quatrième évangile s'est formée autour de lui et condensée sous ses yeux ; ni que le quatrième évangile a été publié très peu de temps après sa mort. Si mystérieuse que doive rester à nos yeux la psychologie de l'apôtre, c'est à elle que nous devons demander l'explication de cette apparente dualité.

*
* *

Analysons d'abord les données historiques fournies sur lui-même par le quatrième évangile.

La première est que notre évangile a été écrit en un grec qui, pour être plus correct et moins hébraïsant que le grec de l'Apocalypse, n'en reste pas moins un grec plein d'idiotismes hébraïques. Ce style sans périodes, ces phrases brèves et disjointes, la chaîne souple du discours grec remplacée par des parallélismes de sentences, sont autant d'indices auxquels l'on reconnaît un juif qui écrit en grec ce qu'il a pensé en « hébreu ». On a

la preuve qu'il sait l' « hébreu » aux mots hébreux comme Siloam dont il prend soin de dire à son lecteur qu'il signifie « envoyé » (IX, 7). On a la preuve qu'il connaît la Palestine en homme qui l'a habitée ou traversée, à des détails topographiques comme les distances de rivage à rivage sur la mer de Tibériade (VI, 19), ou les longueurs de route comme de Béthanie à Jérusalem (XI, 18). Le dialogue de Jésus et de la Samaritaine est d'un narrateur qui connaît le puits de Jacob à Sichem, et le mont Garizim, et ce qu'est un Samaritain, et ce qui le distingue d'un Juif. Il s'exprime sur le Temple de Jérusalem, et sur les solennités juives, et sur les institutions du judaïsme hiérosolymite avec l'exactitude et le détail d'un historien qui a vu debout le Temple de Jérusalem; debout les « cinq portiques » de la « Piscine probatique [ou des troupeaux] qui est appelée en hébreu Bethsaïda » (V, 2); debout le tribunal de Pilate sur la place « qui est appelée Lithostrotos [ou pavée] et en hébreu Gabbatha (XIX, 13); et debout sous ces portiques et sur ces places la foule des juifs, aussi bien ceux du peuple que du monde pharisien, dont aucun autre évangéliste n'a représenté les sentiments avec plus de justesse.

Les critiques qui sont le moins favorables au quatrième évangile, M. Jülicher par exemple, admettent comme certain que notre quatrième évangile a connu les trois premiers, Marc, Mathieu,

Luc. Pour le récit de la passion, les ressemblances du récit de Jean et du récit des trois Synoptiques sont décisives. Pour le reste de l'évangile, les coïncidences d'expressions ne se produisent que sur un récit, le récit de la multiplication des pains; partout ailleurs les récits ou les discours de Jean n'ont aucun analogue chez les Synoptiques. Et c'est un fait que cette indépendance du quatrième évangile par rapport aux Synoptiques : l'auteur du quatrième évangile n'a pas copié les évangiles existants, il s'est appliqué à ne répéter pas ce qu'ils rapportaient, comme s'il avait une tradition à lui. Dirons-nous qu'il a donné sa tradition « sans s'inquiéter des autres »? Dirons-nous que son évangile, qui, pour la composition, est si inférieur aux autres, et ressemble plus à une suite monotone de fragments qu'aux récits si naturellement variés des Synoptiques, est dans la pensée de l'évangéliste un complément des Synoptiques et comme leurs paralipomènes? On ne saurait répondre à ces questions. Ici « tout est d'un jet, disons-nous avec M. Resch, tout sort d'une unique et puissante source, tout vient de la plénitude d'un esprit qui gouverne les éléments dont il dispose avec une liberté entière, et l'on sent à chaque instant qu'il pouvait nous donner infiniment plus qu'il ne nous a donné. Les Synoptiques, et plus encore les rédacteurs d'évangiles apocryphes, ont laborieusement mis en

œuvre des matériaux pris ailleurs, tandis que les matériaux de Jean sont à lui ». Et ce que l'on peut dire c'est que cette indépendance de Jean n'est pas faite de fictions : le récit de la passion chez saint Jean en maints endroits l'emporte en précision sur celui des Synoptiques, et il est plus complet; quant aux événements de la vie de Jésus qu'il rapporte et que les Synoptiques ne rapportent pas, ils constituent une narration dont les vraisemblances sont sensibles à ce point qu'on puisse y reconnaître ce que Renan appelait des « souvenirs d'une prodigieuse fraîcheur ».

*
* *

Il est une autre donnée historique, que l'on peut comme les précédentes tirer de l'examen interne du quatrième évangile : l'intention didactique de notre évangéliste.

On a longtemps enseigné que notre évangéliste avait eu en vue de combattre cette forme particulière d'erreurs que l'on désigne sous le nom générique de gnosticisme, et dont le docétisme a été une des premières expressions. Le gnosticisme, en effet, semble s'être manifesté en Asie : Cérinthe, le premier gnostique dont l'histoire ait retenu le nom, était un docète, et il était d'Asie, et il était contem-

porain de saint Jean. Un souvenir, rapporté par saint Polycarpe à saint Irénée, veut que Jean ait un jour rencontré Cérinthe sous un portique d'Éphèse, et que, l'apercevant, saint Jean se soit écrié : « Fuyons, l'édifice va s'écrouler, puisque Cérinthe y entre, qui est l'ennemi de la vérité ». Et, de fait, dans les trois épîtres que nous avons de saint Jean et qui sont certainement du même auteur que le quatrième évangile, tous les critiques reconnaissent la préoccupation qu'a l'auteur de combattre des erreurs docétistes (II Jo. 7; I Jo. I, 1-3). Pareille préoccupation est absente du quatrième évangile, qui n'est, dirons-nous avec M. Jülicher, ni gnostique, ni antignostique. Mais il faut dire qu'il est écrit pour réfuter, ou, si vous préférez, pour convertir les Juifs.

Aucun écrivain du Nouveau Testament, et pas même saint Paul, n'a exprimé avec plus de netteté le fait de l'abolition de la religion de Moïse. « Vous connaîtrez la vérité et la vérité vous délivrera... Si le Fils vous délivre, vous serez libres véritablement » (VIII, 32, 36). Saint Paul ne disait pas plus fortement que le Fils a racheté les Juifs de la servitude de la Loi (GAL. IV, 5), les a faits enfants de la femme libre et libres eux-mêmes de la liberté du Christ (31). — L'observation du sabbat est déclarée désormais vaine (VII, 23). Et n'est-ce pas dans l'entretien de Jésus et de la Samaritaine qu'est proclamée

mieux que nulle part ailleurs la fin du vieux culte juif. « Vous dites que c'est dans Jérusalem qu'est le lieu où il faut adorer? Jésus lui dit : Femme, crois-moi, l'heure vient où à Jérusalem pas plus que sur le mont Garizim on n'adorera plus... L'heure vient — et elle est venue, semble interrompre l'évangéliste, — où les vrais adorateurs adoreront le Père dans l'Esprit et dans la vérité » (IV, 20-22). L'auteur de l'épître aux Hébreux disait moins quand il disait : « Plus de sacrifices de taureaux ou de boucs, plus d'holocaustes, mais la volonté de Dieu » (HEB. X, 4-10). — Le privilège d'Israël n'existe plus. Saint Jean nous montre en Jésus la victime qui a été immolée « pour la nation », pas « pour la nation seulement », c'est-à-dire pour le peuple juif, « mais pour ramener *en un* tous les enfants de Dieu dispersés » (XI, 52). Plus de distinction de juif, d'hellène, de barbare, disait saint Paul; et voici recueilli par saint Jean l'adorable symbole du bon pasteur. « Je suis le bon pasteur, celui qui donne sa vie pour ses brebis... Je suis la porte des brebis... Qui passe par cette porte sera sauvé; et il entrera, et il sortira, et il trouvera des pâturages... Et j'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie; et il faut que je les amène; elles entendront ma voix, et il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur... » (X, 7-16). Ce troupeau unique de l'unique pasteur est l'Église de Dieu dont parlait saint Paul.

Ainsi, aux paroles de Jésus où se complait saint Jean, on voit que Jean est entré autant que Paul ou Pierre dans ce mouvement qui élargit progressivement la « voie du Seigneur ». Mais Jean a survécu à Pierre et à Paul; il a vu Jérusalem disparaître, et Israël, loin d'ouvrir les yeux à la lumière qui luisait dans les ténèbres, s'aveugler pour ne la point comprendre. La pensée que le Christ est venu dans son propre héritage et que « les siens ne l'ont pas reçu », semble l'arrêter douloureusement comme un scandale. Saint Jean pourrait par des textes de l'Ancien Testament montrer que Jésus est le Messie attendu par les Juifs : il sait que les Écritures rendent témoignage de Jésus, mais il sait aussi que trop de Juifs récusent le témoignage des Écritures (v, 39-47). Il faut donc un témoignage que les Juifs ne puissent répudier.

Le premier sera le témoignage des apôtres. « Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous et *nous avons vu* sa gloire qui est celle du fils unique du Père » (I, 14). Quelle est cette gloire? Celle de ses miracles. Jean rapporte le miracle de Cana pour amener cette conclusion : « Ce fut le commencement des miracles, Jésus le fit à Cana de Galilée, et il manifesta sa gloire, et ses apôtres crurent en lui » (II, 11). Les apôtres ont vu, et ils croient parce qu'ils ont vu, et leur témoignage est pour cela véritable. C'est Jean qui nous révèle l'incré-

dulité de saint Thomas : Si je ne mets ma main dans la plaie béante de son côté, je ne croirai pas. Et c'est lui aussi qui nous rapporte la parole de Jésus : Parce que tu m'as vu, Thomas, tu as cru (XX, 29). Jésus le dit à Thomas sans reproche ; et l'évangéliste le rapporte sans autre pensée que de justifier le témoignage apostolique.

Le second témoignage est celui de Jean-Baptiste. L'évangéliste s'applique à mettre en toute sa valeur le témoignage « que rendit de Jésus le Baptiste lorsque des juifs de Jérusalem prêtres et lévites — et qui étaient des pharisiens — vinrent lui demander : Qui es-tu » (I, 19-37) ? Et le Baptiste conclut sa déposition, comme pourrait faire un apôtre : « Moi j'ai vu et j'ai témoigné que celui-là est le fils de Dieu » (34). Que si vous vous rappelez ce que nous vous disions dans notre précédente conférence des premiers chrétiens d'Éphèse et de l'éminente valeur que leur christianisme incomplet attribuait au baptême de Jean-Baptiste, vous serez amenées à penser que notre évangéliste avait peut-être en vue ces chrétiens judaïsants d'Éphèse, lorsqu'il fait ainsi valoir le témoignage du Baptiste.

Il est un témoignage plus grave que celui de Jean Baptiste, car enfin Jean Baptiste n'est qu'un homme et voici le témoignage du Père : « Les œuvres que le Père m'a données à faire, ces œuvres que je fais, rendent témoignage de moi, que c'est

le Père qui m'a envoyé » (v, 34-36). Quels miracles l'évangéliste va-t-il produire? Ceux qui ont eu des juifs de Jérusalem pour témoins. Relisez le récit de la résurrection de Lazare : la scène se passe à Béthanie, « qui n'est qu'à quinze stades de Jérusalem »; des juifs sont venus pour consoler Marie et Marthe, ils les suivent au tombeau, ils assistent à la scène comme un chœur dans une tragédie, ils se parlent entre eux, et lorsque Lazare a paru, les uns « croient en Jésus à la vue de ce qu'il a fait », les autres vont le dénoncer aux Pharisiens et le Sanhédrin s'assemble pour délibérer sur « les nombreux miracles que fait cet homme » (xi, 1-47). Relisez le récit de la guérison de l'aveugle-né : la scène se passe à Jérusalem; l'aveugle est guéri par Jésus à la sortie du Temple; on conduit l'aveugle guéri aux pharisiens, qui font venir ses parents, ses père et mère sont appelés, le miracle est constaté par les juifs, et les uns de dire de Jésus : Il est démoniaque! les autres : Le démon peut-il ouvrir les yeux des aveugles (ix, 1-x, 21)?

Sentez-vous comme tous ces récits sont des arguments, des arguments qui visent les juifs incrédules? On retrouve ainsi à chaque page du quatrième évangile ce qu'on a appelé les thèmes d'une complète théologie messianique, le dessein de prouver que « Jésus est le Christ fils de Dieu » (Jo. xx, 31), et de le prouver, non point par l'Écri-

ture, mais par le témoignage contemporain. Le témoignage! Toute la méthode d'évangélisme des Douze se retrouve ainsi dans la méthode de Jean, et c'est une affinité de plus de Jean et des évangélistes de la première heure; mais la méthode est appliquée par Jean avec une rigueur que les Synoptiques ne s'étaient point imposée, avec une richesse de matériaux dont saint Paul ne disposait point, avec une souveraine maîtrise qui fait l'originalité du quatrième évangile.

*
* *

Nous voici maintenant en présence de la question capitale que soulève l'évangile selon saint Jean. Le quatrième évangile « met dans la bouche de Jésus des discours dont le ton, le style, les allures, les doctrines, n'ont rien de commun avec les *Logia* rapportés par les Synoptiques... Le naturel, l'ineffable vérité, le charme sans pareil des discours contenus dans les évangiles synoptiques, le tour profondément hébraïque de ces discours,... leur parfaite harmonie avec la nature de la Galilée », contrastent avec le ton mystique des discours que Jean prête à Jésus. Telle est la « question johannine ».

Pour faire à cette question une réponse réfléchie et positive, je vous prie d'ouvrir l'évangile même de saint Jean, et voici ce que vous y lirez : « Si vous m'aimez, dit Jésus, gardez mes commandements, et moi je prierai mon Père et il vous donnera un autre Consolateur qui soit avec vous sans fin, l'Esprit de vérité, celui que le monde ne peut recevoir et qu'il ne voit ni ne connaît, mais que vous connaissez parce qu'il demeure parmi vous et est en vous... Encore un peu et le monde ne me verra plus, mais vous me verrez, parce que je vis et que vous vivrez. En ce jour vous connaîtrez que je suis en mon Père, et que vous êtes en moi, et moi en vous... Celui qui m'aime sera aimé par mon Père, et moi je l'aimerai, et je me manifesterai moi-même à lui » (xiv, 15-21). « Je vous ai parlé lorsque j'étais avec vous : mais le Consolateur, l'Esprit saint que mon Père enverra en mon nom, celui-là vous enseignera tout et vous rappellera tout ce que je vous disais » (xiv, 25-26). « Lorsque viendra le Consolateur que je vous enverrai par mon Père, l'Esprit de la vérité qui procède du Père, celui-là rendra témoignage de moi. Et vous aussi vous rendrez témoignage que dès le commencement vous êtes avec moi » (xv, 26-27). « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous n'êtes pas en état de les porter présentement. Lorsque viendra ce [Consolateur], l'Esprit de la vérité, il

vous instruira dans la vérité tout entière : il ne parlera pas de lui-même, il dira ce qu'il entend : il vous annoncera l'avenir. Celui-là me glorifiera, parce qu'il prendra ce qui est à moi et vous l'annoncera. Tout ce qu'a mon Père est à moi, voilà pourquoi je vous dis que l'Esprit prendra ce qui est à moi pour vous l'annoncer » (XVI, 12-15). Vous cherchiez une réponse? Saint Jean lui-même vous l'a donnée.

Ces paroles du Sauveur, en effet, supposent qu'il existe deux manifestations de sa personne, l'une historique, l'autre mystique. Ces deux manifestations ne sont pas contemporaines : Jésus promet l'Esprit et que l'Esprit apprendra aux disciples ce qu'ils ne sont pas capables d'entendre des lèvres mêmes de Jésus. Cet Esprit annoncera l'avenir : mais aussi il rappellera aux disciples tout ce que Jésus leur disait, et il complétera même cet enseignement d'autrefois, il enseignera tout. On peut dire que ces paroles sont révélatrices, car, — même dans l'hypothèse rationaliste, et supposé qu'elles n'aient pas été historiquement prononcées par le Sauveur, — elles révéleraient du moins l'expérience de l'apôtre et sa méthode : elles révéleraient qu'il sentait en lui un Esprit capable de lui rappeler tout ce que disait Jésus, capable de l'introduire dans la vérité intégrale, capable de témoigner de Jésus avec plus d'autorité encore qu'un témoin ocu-

laire, parce qu'il procède, non point de l'homme, mais du Père.

L'œuvre de cet Esprit sera de rappeler ce que disait Jésus, sans doute, mais aussi de suggérer le sens profond des paroles de Jésus. — Il y a cette différence bien frappante entre les Synoptiques et Jean, que chez les Synoptiques l'enseignement de Jésus s'exprime de préférence par paraboles, et qu'il n'y a chez saint Jean aucune parabole, à peine quelques images. Avec Jean, le temps est venu où Jésus ne veut plus user de « proverbes », mais où il entend « parler ouvertement » (xvi, 25, 29). Ne pourrions-nous pas supposer que bien des expressions données par Jean à la pensée de Jésus, sont des traductions de « proverbes » en langage « ouvert »? Jean interprète la pensée de son Maître.

Plus encore, l'interprétation pourrait se transformer en paraphrase. On ne peut lire certains discours de Jésus dans saint Jean sans être tenté de les ponctuer de guillemets incessamment fermés ou rouverts. Prenez l'entretien de Jésus et de Nicodème (Jo. iii, 1-22) : en cette page vous trouverez un dialogue d'une suite parfaite, d'un tour très hébreu, d'un style imagé qui rappelle admirablement celui des Synoptiques : mais vous trouverez aussi des explications abstraites exactement dans la manière du prologue du quatrième évangile; ces explications s'introduisent à l'improviste dans

le dialogue sans en dévier un instant le fil (v. 6 et 8); puis tout à coup la voix du dialogue se tait (v. 11-21) et l'explication parle seule. Elle parle seule et elle développe la pensée de Jésus, mais elle ne s'adresse pas à Nicodème : Jésus lui disait *toi* et elle dit *vous :* elle s'adresse à des disciples qui ne sont pas là pour l'entendre, et qui sont simplement les lecteurs de l'Évangile. Nous avons sous les yeux l'entretien de Jésus et de Nicodème paraphrasé.

Si on a pu dire qu'en chacun de nous existe un moi apparent et un moi transcendantal, et que les mystiques ont le don de voir « le visage de notre âme divine sourire par moments par-dessus l'épaule de sa sœur, l'âme humaine, inclinée aux humbles besognes de la pensée, » et que ce sourire « fait entrevoir en passant tout ce qu'il y a par delà la pensée », — pourquoi refuserions-nous à un mystique comme Jean, le don de voir jusque dans un geste ou un regard de Jésus sa divine pensée qui se tait? Ce seront des intuitions, ce seront même des intuitions rétrospectives : le quatrième évangile, en certains des discours que Jésus y prononce, ou tout au moins en certaines de leurs paroles, sera puisé à cette source profonde et mystérieuse, et le regard du disciple bien-aimé aura été comme les rayons qui illuminent l'invisible.

*
* *

C'est ainsi que la « question johannine » peut se résoudre par la psychologie de l'apôtre lui-même.

On vous dira : il est impossible d'imaginer aucune puissance de foi ou de philosophie capable d'oblitérer le souvenir d'une vie à ce point qu'elle le transforme en la peinture merveilleuse que nous fait de Jésus le quatrième évangile, et l'âme d'un apôtre de la première heure aurait été incapable de cette évolution. C'est M. de Weizsäcker qui s'exprime ainsi. Et nous serions fort en peine de soutenir le contraire, si nous croyions que de Jésus disparu de ce monde il ne resta aux apôtres que le souvenir. Ne parlons plus de cet Esprit, dont des apôtres comme saint Jean ont fait l'expérience qu'il se communiquait à eux pour leur révéler la vérité. Mais parlons de cette communication perpétuelle que par la prière, les membres de l'Église de Dieu, du plus humble au plus grand, avaient avec le Christ ressuscité, vivant, invisible. Parlons surtout de la plus solennelle de toutes les prières, l'eucharistie.

Nous possédons le texte de prières eucharistiques dans un petit livre chrétien récemment retrouvé, qui remonte à la période 80-100, au moins, et est ainsi le contemporain sinon l'aîné de l'évangile

selon saint Jean, la *Doctrine des douze Apôtres.* Voici comment s'expriment ces prières prononcées par des disciples des apôtres, et dans des églises qui n'étaient probablement pas des églises d'Asie. Nous marquerons à chaque pas les rencontres d'expressions de cette prière eucharistique et de l'Évangile de Jean. « Quant à l'eucharistie, voici comme il la faut faire. D'abord sur le calice : Nous te rendons grâce, notre Père (XI, 41), pour la sainte vigne (XV, 1) de David, ton serviteur, que tu nous as fait connaître (XVII, 26) par Jésus, ton fils. A toi la gloire pour toujours! Sur le pain : Nous te rendons grâce, notre Père, pour la vie et la science (XVII, 3) que tu nous as fait connaître par Jésus, ton fils. Comme [les éléments de] ce pain rompu, épars sur les montagnes, ayant été mis ensemble sont devenus ce *un,* de même puisse ton Église se rassembler des extrémités de la terre dans ton royaume (XI, 12; XVII, 11)... — Après vous être rassasiés (VI, 11), rendez grâce ainsi : Nous te rendons grâce, Père saint, pour ton saint nom (XVII, 11) que tu as fait habiter en nos cœurs, et pour la science et la foi (VI, 69) et l'immortalité (XI, 25-26) que tu nous as révélées (XX, 31) par Jésus, ton fils... A nous tu as gracieusement donné la nourriture et le breuvage spirituel et la vie éternelle (IV, 14; XX, 31) par ton fils... Souviens-toi, Seigneur, de ton Église, de la délivrer de tout mal (XVII, 15), de lui

donner la perfection dans ton amour (XVII, 23), et de la rassembler, sanctifiée (XVII, 19), des quatre vents dans ton Royaume (XI, 52).... »

Que conclure de là, sinon, avec M. Resch que les prières eucharistiques de la *Doctrine des douze Apôtres* sont saturées d'expressions johannines, — non que l'auteur de ces prières se soit inspiré de l'évangile selon saint Jean, — mais parce que l'eucharistie, de soi, créait aux chrétiens des relations nouvelles avec le Sauveur, qui demandaient un langage nouveau pour s'exprimer, et celui-là même dont l'évangile selon saint Jean est en tant de ses pages pénétré?

Là aussi est le secret de l'attrait de prédilection que les âmes les plus religieuses auront toujours pour l'évangile selon saint Jean. Les Synoptiques seront préférés des historiens et des âmes qui veulent voir, entendre et toucher : Jésus se montre là dans son humanité : ils sont les évangélistes de la chair et du sang, dirions-nous en rappelant une parole de saint Mathieu (XVI, 17). Le quatrième évangile sera toujours mieux aimé des âmes à qui leur foi fait percevoir que Jésus ressuscité ne meurt plus, mais qu'il vit d'une vie mystérieuse et communicable : car c'est le prodige du quatrième évangile d'avoir représenté le Christ glorieux dans son humanité même, et d'être l'évangile intérieur ou « l'évangile spirituel », ainsi que les Pères l'ont nommé.

Ceux de nos lecteurs qui désireront trouver les vues exprimées ci-dessus présentées avec plus de développement, pourront consulter les articles du R. P. Lagrange, O. P., sur *Les sources du troisième évangile* dans la *Revue biblique internationale* du 1er janvier 1895, 1er avril 1895, 1er janvier 1896; — l'article du R. P. Semeria, Barnabite, sur *La question synoptique*, même revue, 1er octobre 1892; — nos propres articles, *Comment s'est formé le Nouveau Testament*, même revue, 1er juillet 1894; et *Le christianisme de l'histoire,* même revue, 1er avril 1896.

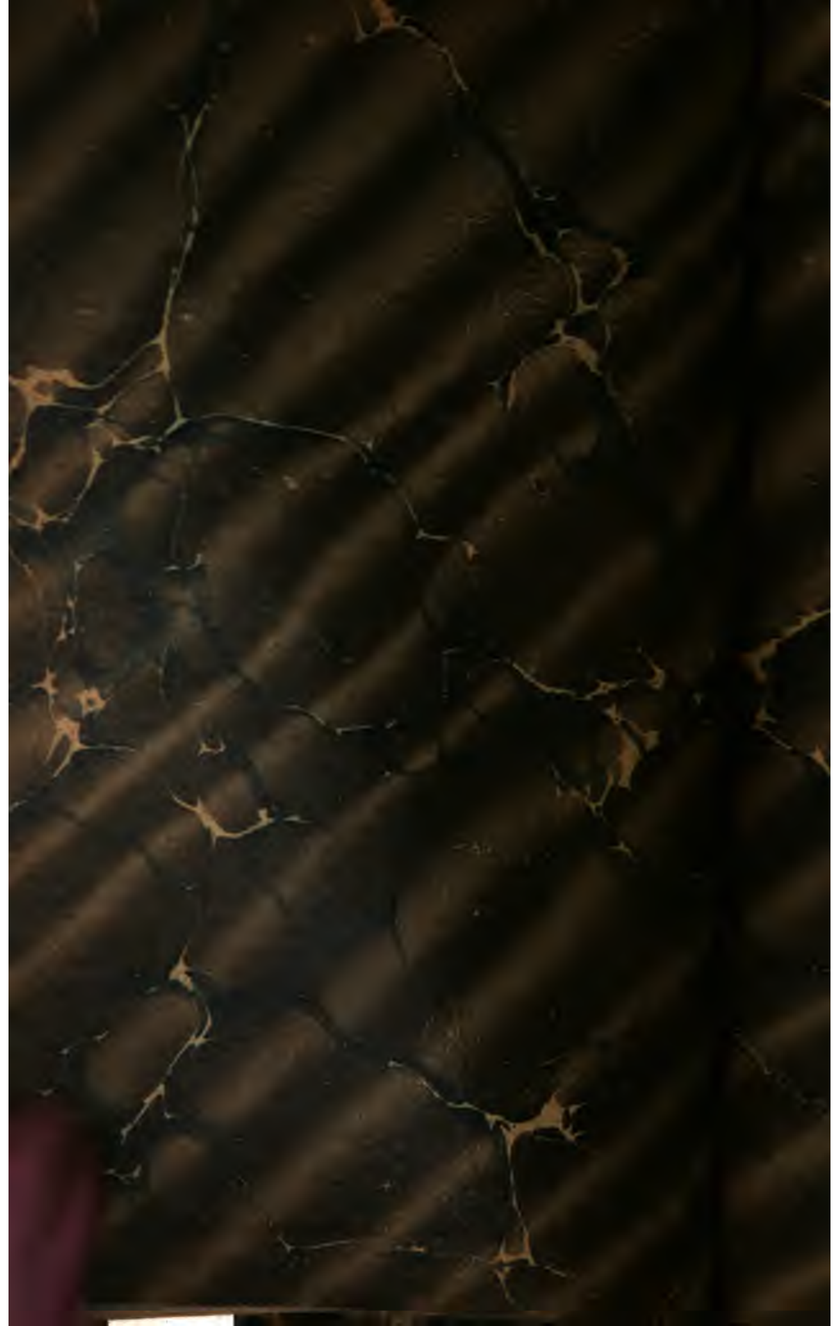
Nous avons cité ou utilisé divers auteurs récents dont il nous reste à indiquer les livres : — A. Resch, *Aussercanonische Paralleltexte zu den Evangelien* (Leipzig 1893-1896); — A. Juelicher, *Einleitung in das Neue Testament* (Freiburg 1894); — C. von Weizsaecker, *Das apostolische Zeitalter der christlichen Kirche* (Freiburg, 2e édit. 1892); — A. Harnack, *Die Chronologie der altchristlichen Litteratur* (Leipzig 1897); E. Renan, *Les origines du christianisme* (Paris 1863-1883); — A. Sabatier, *L'apôtre Paul* (Paris, 3e édit. 1897); — W. Sanday, *Inspiration, Bampton lectures for* 1893 (Londres 1893); — R. J. Knowling, *The witness of the epistles* (Londres 1892).

TABLE

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Mesnil (Eure). — 6581.








JUN 30 1898
June 30

